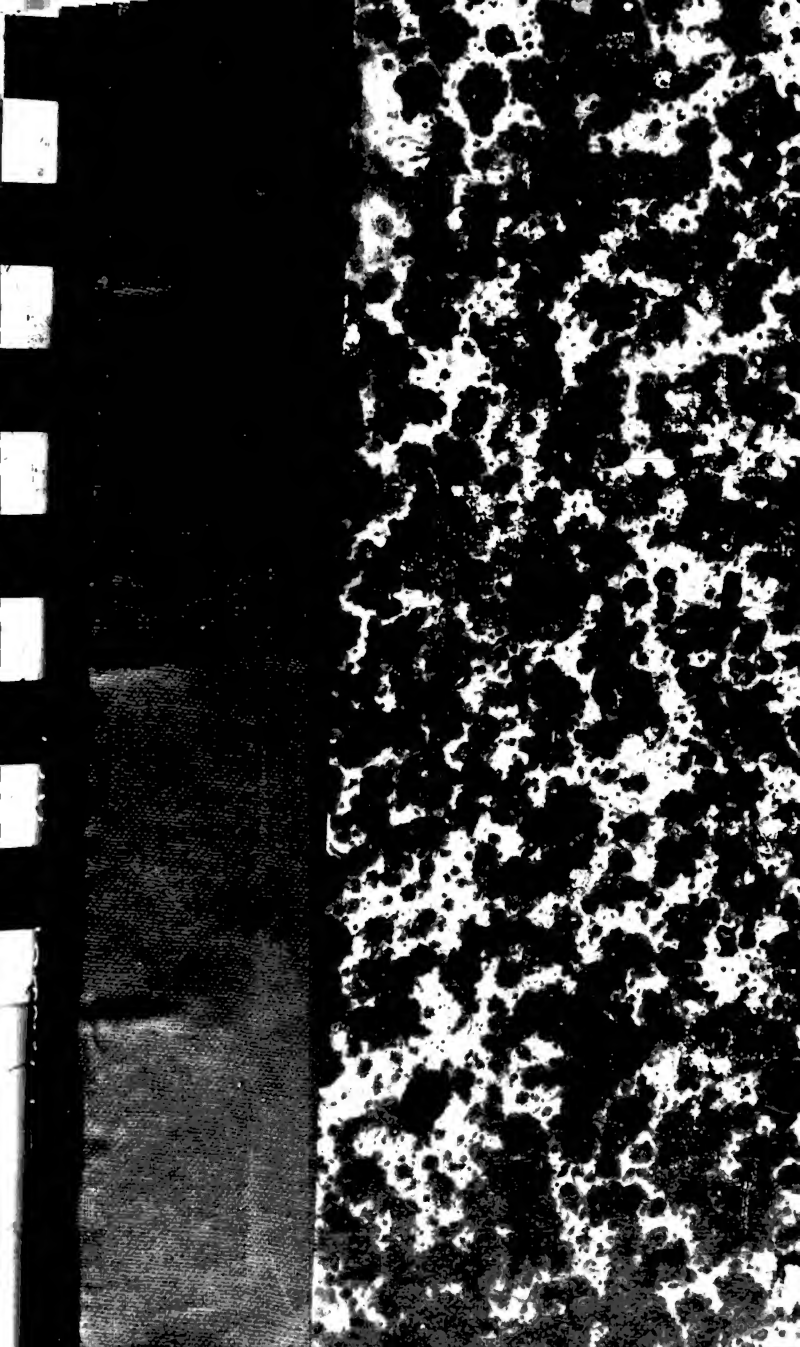






DREUX,
IMPRIMERIE DE LEMENESTREL.

COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY

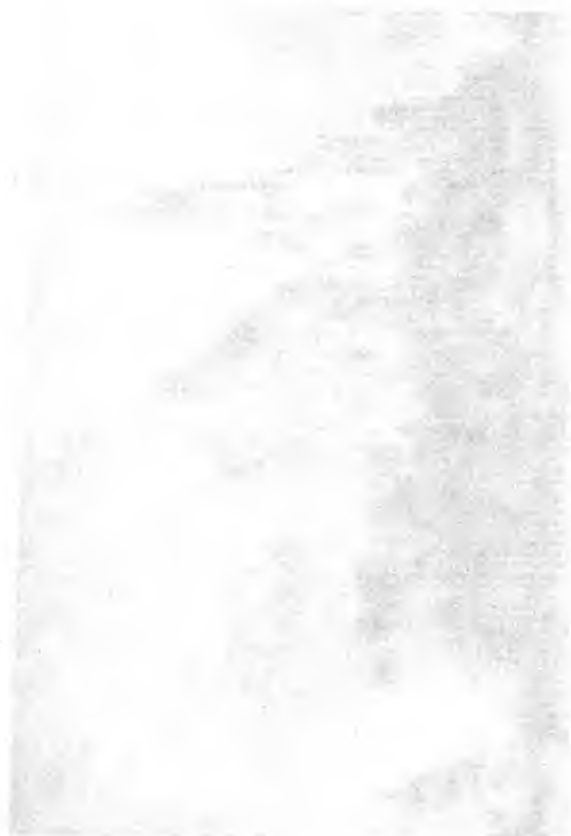
ARMILLO
YTERIVU
YRABLI



COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY

1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

АВМЛЮО
УТІХВМ
УРАБЛ



DREUX

SES ANTIQUITÉS. — CHAPELLE SAINT-LOUIS

**ABRÉGÉ HISTORIQUE
DE CETTE VILLE ET DE SON COMTÉ**

PAR LE PRÉSIDENT

EUSTACHE DE ROTROU

LIEUTENANT GÉNÉRAL AU BAILLIAGE DE DREUX

CONTINUÉ JUSQU'À NOS JOURS

ET AUGMENTÉ D'UNE DESCRIPTION DE SES MONUMENTS



DREUX
LACROIX, LIBRAIRE
ANCIENNE MAISON AUDIGER
1864

ARMU100
Y1283VNU
Y8A9BU

9 44,2 D 81

R 74

AU LECTEUR.

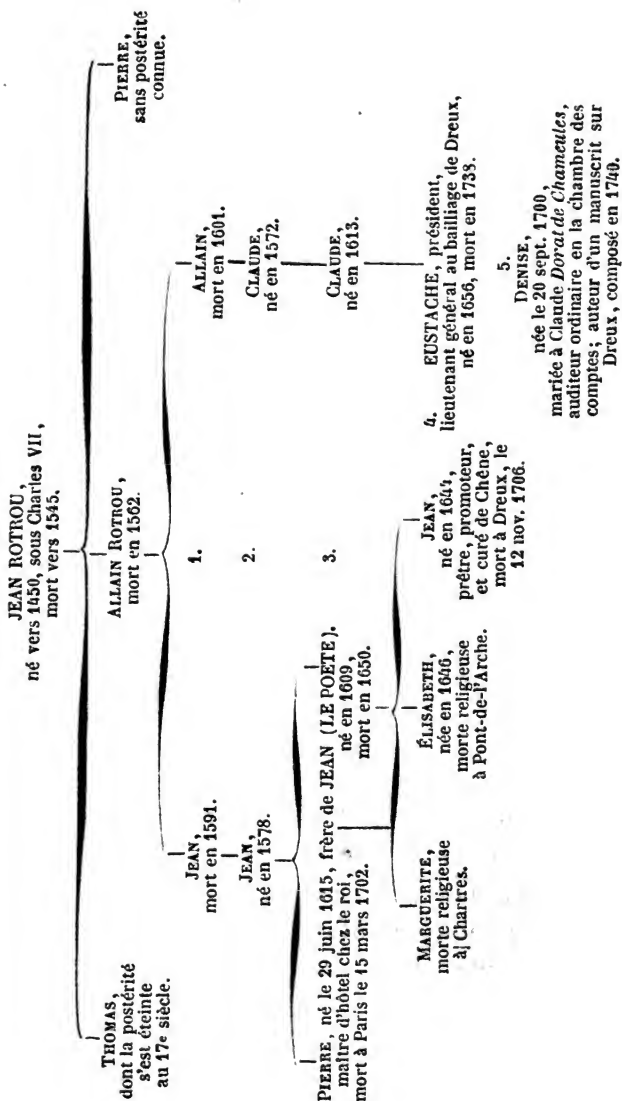
C'était en 1707 que le président Eustache de Rotrou (1) faisait hommage au duc de Vendôme de son *Abrégé historique des antiquités de la ville et du comté de Dreux*; les événements politiques survenus depuis cette époque ont grandement modifié la physionomie de cette ville et réduit le comté à ne plus être qu'un souvenir historique. Ce manuscrit, livré pour la première fois à la publicité, avait, par suite de ces changements, besoin de quelques rectifications et d'une continuation jusqu'à nos jours : elles ont été faites avec toute l'exactitude et la sobriété possibles pour ne pas vous fatiguer. Si vous désirez de plus amples renseignements, vous pourrez consulter les manuscrits de *de la Plane*, de *Dorat*, de *Donnant*, et les imprimés de *A. Duchesne*, de *M^{or} Guillon*, évêque de Maroc, de *M^{me} Philippe Lemaitre*, de *Em. Paty* et de *E. Lefèvre*, auteur du *Recueil des documents historiques sur le comté et la ville de Dreux*; ce sont les principaux ouvrages qui ont aidé au travail de cette édition, pour laquelle la vérité historique sur les faits et sur les dates a été l'objet d'une scrupuleuse attention.

Dreux, avril 1864.

(1) Eustache de Rotrou descendait, comme le poète Jean, de Allain Rotrou, premier du nom, fils de Jean, souche commune, qui vivait sous Charles VII, et mourut vers 1545. Allain mourut en 1563, laissant une fille et deux garçons, Jean et Allain II. Le poète était au 3^e degré en ligne directe de Jean, fils d'Allain, et Eustache au 4^e, branche collatérale de Allain II : conséquemment le lien de parenté entre le poète et Eustache était du 3^e au 4^e en ligne collatérale.

Eustache eut trois filles, dont l'une, Denise, épousa Claude Dorat de Chameules, auditeur ordinaire en la chambre des comptes, auteur du manuscrit sur Dreux composé en 1740.

Souche commune :



A SON ALTESSE

LÔUIS-JOSEPH, DUC DE VENDOME,

Comte de Dreux, duc de Mercœur et d'Étampes, prince d'Anet et de Martigues, pair et général des galères de France, commandeur des trois ordres du roi, gouverneur pour Sa Majesté en Provence, ci-devant vice-roi et capitaine général en Catalogne, général des armées de Sa Majesté en Flandres, conseiller au conseil suprême d'État et de guerre de Sa Majesté catholique, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, etc.

MONSEIGNEUR,

Le comté de Dreux, l'apanage ancien des fils de France, dont Votre Altesse se trouve depuis peu revêtue, m'a fait prendre la liberté, Monseigneur, de vous présenter un Abrégé historique des antiquités de la ville et du comté de Dreux : toutes les bontés dont Votre Altesse a bien voulu m'honorer jusqu'à présent m'ont fait rechercher avec soin, dans différents auteurs et dans les archives des dif-

férentes communautés de la ville de Dreux, tout ce qui pouvait contribuer à la conservation et à l'augmentation de ce domaine : ce n'a donc point été, Monseigneur, dans la vue de présenter à un grand prince un ouvrage de ma façon, que j'ai composé l'Abrégé historique d'une ville et d'un domaine que vous possédez aujourd'hui, mais dans la seule pensée que ce recueil pourrait être de quelque utilité à Votre Altesse dans la jouissance de ce nouveau domaine. Je vous supplie donc très-humblement, Monseigneur, de le recevoir comme une faible marque de ma reconnaissance et du zèle que j'ai toujours eu à pouvoir marquer à Votre Altesse, en toutes sortes d'occasions, la soumission et le très-profond respect avec lequel je suis,

Monseigneur,

de Votre Altesse,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

DE ROTROU.

Dreux, 1707.

AVERTISSEMENT.

Quoique la ville de Dreux, célèbre par son antiquité, n'ait pas laissé de donner quelques savants à la France, entre autres M. Godeau, évêque de Grasse et de Vence, M. de Rotrou, lieutenant particulier de la ville de Dreux, connu par ses poésies et par les pièces de théâtre qu'il a données au public, surtout par son *Venceslas*, M. Audiguer, avocat au parlement, dont nous avons les plaidoyers imprimés, M. Boursier, qui a fait des paraphrases sur plusieurs psaumes de David, l'on est cependant surpris qu'aucun de ces savants hommes ne se soit avisé d'écrire l'histoire des antiquités de la ville et du comté de Dreux. Ils ont peut-être cru que Duchesne, qui vivait de leur temps, ayant composé l'histoire des comtes de Dreux, le public n'en demandait pas davantage; mais s'ils avaient fait attention que cet auteur ne parle point de l'origine des Druides, de l'antiquité de la ville de Dreux, des sièges et des événements qui s'y sont passés, et qu'il n'a composé, par ordre du cardinal de Richelieu, l'Histoire des comtes de Dreux qu'autant qu'elle pouvait le conduire à faire descendre la famille de cette Éminence de Philippe-Auguste, roi de France, et de la branche royale des comtes de Dreux, sans doute ils m'auraient prévenu sur le petit ouvrage que je donne aujourd'hui.

On trouvera peut-être à redire que, dans un simple abrégé, je me sois si fort étendu sur le prix et les différents engagements du comté de Dreux; mais, comme j'ai moins composé cette histoire pour le public, que pour être de quelque utilité à Son Altesse Monseigneur le duc de Vendôme, qui est aujourd'hui revêtu du comté de Dreux, j'ai négligé sans hésiter l'ordre des abrégés à cet égard, et j'ai même plus suivi en cet endroit les termes de ces contrats d'engagement qu'un style historique.

Quelques-uns pourront encore me dire que je devrais bien citer à la marge du livre les auteurs dont j'ai tiré tous les faits anciens que je rapporte : cela est vrai, et je l'aurais fait; mais, ayant considéré que ces citations en marge seraient aussi grosses que le livre même, je les ai retranchées : et comme il n'est pas juste d'imposer aux lecteurs, je les avertis qu'ils trouveront tous les faits d'antiquité que je rapporte, dans Bérose, liv. V; Pline, liv. X, chap. dernier; dans Suétone; les *Commentaires* de César, liv. VI; Dupleix, *Mém. des Gaules*; Rouillart, *Hist. de Chartres*; Duchesne, *Hist. des comtes de Dreux*, et dans la plupart des historiens français; et, s'il y a certains faits qui ne sont point dans ces auteurs, je cite en même temps les titres qui me les ont fournis, que j'ai tirés des archives des différentes communautés de la ville de Dreux.

ABRÉGÉ HISTORIQUE

DES ANTIQUITÉS DE LA VILLE

ET DU COMTÉ

DE DREUX

I.

Origine de Dreux. — Des Druides.

La ville de Dreux, du gouvernement de l'Ile-de-France (1), de la généralité et du ressort du parlement de Paris, de l'évêché de Chartres, située sur la petite rivière de Blaise, à une lieue de la rivière d'Eure, est une des plus anciennes villes de la monarchie; c'est pour cela que, dans les états généraux du royaume, elle a la préséance sur Chartres et sur plusieurs autres villes.

La plupart des historiens disent qu'elle a été bâtie par *Drius*, 4^e roi des Gaules, environ l'an 443 après le déluge,

(1) Dans la nouvelle division de la France (1790-1801), Dreux est devenu chef-lieu d'arrondissement et de canton du département d'Eure-et-Loir, sous-préfecture, cure, tribunal de première instance et de commerce, justice de paix, résidence d'une brigade de gendarmerie à cheval et d'une à pied, d'ingénieurs ordinaires des ponts-et-chaussées et du chemin de fer (station de Paris à Granville), de receveurs particulier des finances et de l'enregistrement, et d'un receveur entreposeur des contributions indirectes; conservation des hypothèques, percepteur, inspecteur et sous-inspecteur des eaux et forêts, etc., à 34 kil. de Chartres, 81 de Paris. Population, 6,940 habitants; foires : lundi de la Pentecôte, 1^{er} lundi de juillet, 1^{er} septembre (Saint-Gilles, 3 jours), 1^{er} lundi d'octobre (Saint-Denis).

et l'an du monde 1984; d'autres, comme Bérose, tiennent que son origine remonte à l'an 310 après le déluge, lorsque vivait *Saron*, 3^e roi des Gaules, père de *Drius*, et qu'en ce temps-là les habitants en étaient appelés *Saronides*; mais que *Drius* ayant succédé à *Saron* au royaume des Gaules, donna son nom à cette ville, et en fit appeler les habitants *Druides*, d'où les anciens philosophes des Gaules, dont parle Jules César dans ses *Commentaires*, ont pris leur nom, parce que *Drius* ayant choisi un certain nombre des plus sages d'entre les Gaulois pour enseigner les sciences et pour rendre la justice au peuple, il les établit en la ville de Dreux.

Ces anciens philosophes druides se rendirent par la suite si recommandables, qu'ils étaient les seuls sacrificateurs dans les Gaules. Ils reconnaissaient l'immortalité de l'âme, et avant l'invasion des Romains, qui introduisirent le polythéisme, ils professaient l'unité de Dieu, créateur de l'univers, auquel, tous les premiers jours de l'année, ils allaient sacrifier dans les forêts.

Ces philosophes, dit Moreri, avaient tellement persuadé aux Gaulois l'immortalité de l'âme, que ces peuples prêtaient volontiers en ce monde, à condition qu'on les rembourserait en l'autre.

Ils ne faisaient jamais de sacrifice sans avoir des branches ou des feuilles de gui de chêne, ainsi que le rapporte Pline, liv. 10, chap. dernier; c'est aussi ce qu'a exprimé Ovide par ce vers :

Ad viscum Druidæ, Druidæ clamare solebant.

Des cris que faisaient entendre les peuples gaulois en allant, le premier jour de l'année, à la cérémonie du gui, est venu ce vieux mot gaulois *aguilanneuf*, en usage encore à Dreux chez le petit peuple, pour dire *étrennes*, parce que le premier jour de l'année les Druides criaient *au gui l'an neuf*, dont Furetière n'a fait qu'un mot *aguilanneuf*, et dit que c'est un vieux mot usité encore en la ville de Dreux et autres

lieux, pour demander les étrennes, et que ce vieux mot est tiré de l'ancienne cérémonie des Druides.

Quelques-uns, comme Pline, ont cru qu'ils étaient appelés *Druides* du mot grec Δρῦς, qui signifie *quercus*, ou *chêne*, parce qu'ils faisaient leur résidence habituelle et tenaient leurs assemblées sous ces arbres, dont les forêts de la contrée sont peuplées et qui étaient partie essentielle de leurs cérémonies superstitieuses.

Ce furent ces anciens Druides qui bâtirent un temple en la ville de Chartres, qu'ils dédièrent à une vierge qui devait enfanter : c'est pour cela qu'au-dessus du portail de l'église sous terre de Notre-Dame de Chartres on voit encore cette inscription latine : VIRGINI PARITURÆ.

Leur réputation ne s'étendit pas seulement dans les Gaules, mais encore chez les Grecs ; ce qui fit que ceux d'Athènes députèrent vers les Druides pour les prier d'envoyer un d'entre eux pour enseigner la philosophie et leur établir des lois. Ce fut Croto, Druide, qu'ils envoyèrent à Athènes. On tient que ce fut ce Croto qui donna son nom à la forêt qui est entre la ville de Dreux et le château d'Anet, appelée encore quelquefois la *forêt de Crotais*.

L'empereur Claude, voyant le crédit que ces anciens philosophes druides avaient parmi la noblesse et le peuple des Gaules, et craignant qu'ils ne portassent les Gaulois à secouer le joug des Romains, leur ôta, ainsi que le rapporte Suétone, l'usage des sacrifices, l'administration de la justice ; leur défendit d'enseigner la philosophie et d'assister à aucune assemblée de la noblesse et du peuple : aussi, depuis ce temps-là, il n'a plus été fait mention de ces anciens Druides.

II.

Dreux domaine de la couronne de France. — Ses vicissitudes sous les Carlovingiens. — (Premier siège par les Normands).

Dreux est un des plus anciens domaines de la couronne. Depuis que les Romains eurent été chassés des Gaules, les rois de France ont presque constamment possédé la ville de Dreux, qu'ils avaient fortifiée comme frontière de l'île de France voisine de la Normandie qui avait ses ducs particuliers. Ces derniers la lui ont quelquefois disputée et s'en sont même momentanément rendus maîtres, ce qui a fait croire à quelques historiens que cette ville et ce comté avaient été compris par Charles le Simple dans la création du duché de Normandie, en 912; mais il n'y a rien de précis à cet égard.

962.

EUDES 1^{er}, COMTE DE CHARTRES ET DE DREUX.

On voit successivement Thibault le Tricheur, comte de Chartres, porter la guerre en Normandie et recevoir de Lothaire le comté d'Évreux, qui avait antérieurement fait partie des vastes domaines féodaux de Hugues le Grand, duc de France, parent et prédécesseur de Thibault au comté de Chartres; puis Richard 1^{er}, duc de Normandie, faire éprouver au Pays chartrain et au Dunois de terribles représailles. Les hostilités sont enfin suspendues par la reddition d'Évreux à Richard (962), qui en retour donne sa fille à Eudes 1^{er}, fils de Thibault. Parmi les domaines qu'elle apporte en dot à son mari figure Dreux (*medietatem Dorcassini castri*) et les terres adjacentes jusqu'à la rivière d'Avre. Vers 986, Mahaut ou Mathilde, femme du comte de Chartres, meurt sans laisser de postérité; Eudes 1^{er} la suit dans la tombe en 995.

Premier siège de Dreux.

Quelques années après , la guerre se rallume entre les deux suzerains ; Richard II revendique la dot de sa sœur, qu'Eudes II tient d'héritage paternel. Le duc vient assiéger Dreux : c'est le *premier siège* enregistré dans les annales de la cité. Cette forteresse résiste longtemps aux traits et aux engins des assiégeants, qui, la jugeant imprenable, lèvent le siège ; et Richard va bâtir le château de Tillières, qu'il pourvoit de vivres pillés sur le Pays chartrain, et d'où il vient fréquemment harceler son voisin. Eudes, irrité de ces brigandages, convoque ses alliés Valéran de Meulan, Hugues du Mans et grand nombre d'autres vassaux pour surprendre Tillières : tentative déjouée par la vigilance des gardes, et qui excite Richard à se porter de nouveau sur Dreux, en appelant à son aide ses alliés, les rois de Suède et de Norwège ; le souvenir des cruautés de ces barbares répand la terreur dans la contrée.

1017.

EUDES II.

Le roi Robert, voyant la guerre prendre de nouvelles et effrayantes proportions, intervient entre ses fiers vassaux, arrête que Richard conservera Tillières et les domaines que sa sœur avait eus en dot sur le territoire normand, et que le comte de Chartres gardera en fief relevant de la couronne le château et le comté de Dreux. De ce moment (1017) le droit français y fut rétabli et la coutume de Normandie abrogée (1).

(1) Les coutumes de Chartres et de Dreux avaient été rédigées en 1508 et celles de Châteauneuf en 1552.

1026.

Réunion à la couronne.

ROBERT, ROI DE FRANCE.

Toutefois Eudes ne jouit pas longtemps du comté de Dreux, que l'on retrouve en 1026 rentré dans le domaine de la couronne.

[Il faut conclure de là que le titre de *comte*, décerné dans des chartes du Cartulaire de Saint-Père de Chartres (*ab anno* 963 *ad ann.* 986) à Landry et à Gaultier, son gendre, et celui de *comtesse* à Ève, épouse de ce dernier, ne fut qu'un titre honorifique n'impliquant nullement la possession du comté. Les officiers qui gardaient ou administraient les domaines royaux ou des grands feudataires de la couronne se qualifiaient de *comtes* comme ceux du palais, des écuries, etc. On ne peut raisonnablement opposer ici la charte de Lothaire, classée, selon quelques historiens, vers 934, et, selon d'autres, vers 981, par laquelle ce prince confirme la donation faite par la *comtesse* Ève en faveur de *l'église et des chanoines de Saint-Étienne de Dreux*, de l'église et des dîmes de Cherisy; on sait qu'au moyen âge, « lorsqu'on voulait « assurer aux donations ou transactions plus de validité, on « y faisait intervenir le roi, le comte, l'évêque ou autre « grand personnage qui les confirmait et les notifiait par un « écrit rédigé en son nom. » (Guérard, *Proleg. du Cart. de Saint-Père*). La charte de Lothaire et celle de l'évêque de Chartres en 986, ne qualifiant pas plus Ève que son mari défunt du titre de comte et comtesse *de Dreux*,... *inclÿta Eva comitissa, uxor quondam Walleri bonæ memoriæ comitis* (1),

(1) Dans une charte de 965 du Cartulaire de Saint-Père de Chartres, rédigée dans le comté d'Évreux, ce même Gaultier, comte du Vexin et de l'Amiénois, se qualifie aussi *comte du comté de Dreux* : *Wallerius, comes*

et approuvant la cession par cette dame de ses droits incorporels sur Cherisy, prouve simplement que ces droits étaient demeurés dans la mouvance de la couronne, comme l'expression *Aula* employée dans la rédaction de la charte de Lothaire prouve que l'église et le chapitre de Saint-Étienne, quoique alors soumis alternativement à la domination et du duc de Normandie et du comte de Chartres, n'avaient néanmoins rien perdu de la dignité de leur royale fondation.

Doyen (*Hist. de Ch.* II, 253) cite *Gazon, Otran, Hugues* comme successivement comtes de Dreux dans le onzième siècle; mais, ainsi que le remarque l'auteur du recueil des *Documents historiques sur le comté et la ville de Dreux*, (page 21) le mot *miles Drocensis*, qui qualifie ces différents personnages, n'a jamais été synonyme de *comes*. Dreux rentré dans l'apanage royal, sous le roi Robert, ne paraît en avoir été détaché qu'en 1137 pour former l'apanage particulier de Robert, premier comte de Dreux de royale lignée, et les personnages qui figurent en différentes chartes du onzième siècle, comme Foulques, *vicomte* de Dreux en 1028, Gazon en 1053, Otran en 1070, et Hugues en 1086, n'étaient évidemment que des officiers chargés de la garde du château comme de l'administration du domaine.]

1051.

HENRI 1^{er}.

Nous voyons en effet, en 1058, Henri 1^{er} disposer souverainement, en faveur de l'abbé de Saint-Germain des Prés

Dorcassini comitatus, comme son prédécesseur *Landri*, dont il avait épousé la fille *Ève*; mais à cette époque le comté de Dreux était partagé: Eudes de Chartres jouissait, par l'apport matrimonial de Mahaut ou Mathilde, de la partie en deçà de l'Avre; le duc Richard s'était réservé la partie au-delà de la rivière, dans laquelle est située l'église Saint-Georges, objet de la donation: Gaultier administrait donc cette partie du comté pour le duc de Normandie.

de Paris, d'une église consacrée à Dreux en l'honneur de saint Martin (1); cet acte de donation fut rédigé sous les murs du château de Thimert, que ce roi assiégeait et qu'il fit ensuite raser. Puis, étant venu à Dreux, il y confirma la donation de l'église de Saint-Germain de Brezolles à l'abbaye de Saint-Père de Chartres : c'est dans la maison royale de Dreux,... *Drocis, in curia regis*, que cette donation fut revêtue de la sanction royale.

1060.

PHILIPPE 1^{er}.

Deux ans après (vers 1062), la deuxième année de son règne, Philippe 1^{er} confirme cette donation à Dreux, dans son appartement, où il était avec sa mère : *Philippus rex, cum regina matre sua, Drocis, in sua camera, hanc cartam manu propria firmavit.*

En 1086, le même roi signe à Dreux une autre charte en faveur de la même abbaye ; cette charte porte : *S. Philippi, regis ; Gaufridi episcopi Carnotensis.... actum est hoc Drocis castro publice ante portam Sancti Vincentii* (2)...

(1) L'église de Saint-Martin, dont l'époque de fondation est inconnue, était en 1383 un *prieuré* dont le revenu fut dans la suite réuni à l'abbaye d'Ivry, près Anet. Il n'y a d'autres vestiges de cette chapelle que le nom demeuré au faubourg.

(2) L'église de Saint-Vincent, où les chanoines de Saint-Étienne célébraient leur office lorsque les pluies et les verglas ne leur permettaient pas de monter à la collégiale, était située au-dessous du château, à l'Est du puits qui a retenu son nom, et entourée des maisons canoniales qui formaient au moyen-âge un cloître fermé ou *bourg-clos* ; c'était devant le portail de Saint-Vincent que les actes solennels étaient publiquement sanctionnés et confirmés ; c'était aussi dans son enceinte que se traitaient les affaires les plus importantes de la commune. Vers la fin du quatorzième siècle, son importance municipale fut reportée à l'église paroissiale de Saint-Pierre et cessa totalement au seizième siècle, lorsque le nouvel hôtel de ville fut édifié : elle fut tout à fait rasée en 1749.

1108.

LOUIS VI, DIT LE GROS.

Le comté de Dreux était encore dans l'apanage royal en 1108, lors de l'avènement au trône de Louis VI, dit le Gros, fils aîné de Philippe I^{er} : ce prince donna souvent à Dreux des marques de son bienveillant intérêt. Dès la seconde année de son règne, il pacifia un différend survenu entre les chanoines de Saint-Étienne et les religieux de l'abbaye de Coulombs, qui s'étaient approprié injustement quelques biens appartenant audit chapitre : il avait trouvé cette fondation de ses prédécesseurs (1) composée de huit chanoines

(1) Quelques historiens prétendent que cette fondation remontait aux premiers temps de la monarchie française; il paraît du moins certain qu'elle existait déjà au huitième siècle sous la première race; on conservait avant 1793, au trésor de l'église collégiale de Saint-Étienne, une châsse contenant les reliques de *saint Mëlor*, fils d'un duc de Cornouailles, en Bretagne, martyrisé au huitième siècle; le chapitre célébrait sa fête le 1^{er} octobre; tous les répons et les antiennes de cet office étaient en vers hexamètres; aux antiennes des laudes on chantait :

Cæde hunc multavit Cornubia quem generavit,
Nunc dolet amissum, gaudet sibi Gallia missum.

« Cornouailles (*) immola cruellement celui qu'il avait enfanté,
« Il regrette aujourd'hui la perte qu'il en a faite; la Gaule se réjouit de l'avoir reçu. »

en un des répons :

Nos qui gaudemus, quia sancti pignus habemus,
Sicut debemus, sancto præconia demus,

« Nous que la possession de ce gage de sainteté remplit de joie,
« Donnons à notre saint les louanges que nous lui devons. »

A l'hymne des laudes on chantait cette strophe :

Childebertus rex Franciæ,
Tot auditis virtutibus
Locum auxit memoriæ
Mëlori donis pluribus.

« Childebert, roi de France,
« Ayant ouï tant de prodiges,
« Combla de dons multipliés.
« Ce lieu dédié à *saint Mëlor*. »

Le roi Childebert qui avait enrichi de ses dons ce sanctuaire où reposait saint Mëlor, était évidemment Childebert III, dit *le Juste*, mort en 711.

(Dorat, *miss.*, page 38.)

(*) Comté de la Bretagne (Finistère).

de l'ordre de Saint-Benoît (1), il en porta le nombre à quatorze, auxquels furent ajoutés par ses successeurs plusieurs chapelains royaux ; il augmenta leurs revenus, leur accorda les droits de trois jours de foire à la Saint-Étienne d'été (2 août), leur céda en 1131 son titre de *patron* des paroisses et des prébendes dépendant du chapitre, ainsi que le droit d'y nommer des curés et des titulaires, et abandonna son droit de *régale* sur ce chapitre à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, qu'il venait de fonder, laquelle le perçut constamment, sous le nom d'*annate*, de chaque nouveau chanoine de Saint-Étienne.

L'église de Saint-Étienne, qui, ainsi que le château et la ville, avait été pillée et brûlée pendant la guerre entre les comtes de Chartres et les ducs de Normandie, était en construction depuis la fin du dixième siècle (986), et se continuait difficilement à l'aide de quêtes et d'aumônes. Le roi en activa les travaux par ses libéralités, qui se répandaient également sur les pauvres (1118-1120), auxquels il accorda le droit de moudre gratis dans tous ses moulins et un droit de foire pendant trois jours en faveur de l'hôtel-Dieu (1132).

Enfin, les historiens de Dreux attribuent à la bienveillance de ce prince les immunités et privilèges dits droit de *commune*, qu'il paraît leur avoir accordé vers 1136-1137, droit reconnu et confirmé dans une charte de 1180 par son fils Robert 1^{er}, comte de Dreux.

(1) L'un de ces huit chanoines portait à cette époque le titre d'*abbé*, qui de 1181 à 1315, fut remplacé par celui de *chevecier*, auquel fut substitué celui de *doyen*, probablement à l'époque, restée inconnue, où des chanoines *séculiers* remplacèrent les chanoines réguliers.

III.

Dreux détaché de la couronne. — Comtes, branche royale.
— (Deuxième siège). — **1137-1378.**

Le domaine de Dreux, avec la couronne de France, ayant passé, en l'année 1137, de Louis le Gros à Louis VII, surnommé le Jeune et le Pieux, celui-ci donna à titre d'apanage, à Robert, son frère puîné, la ville et le comté de Dreux pour lui demeurer propres, à lui, et à ses enfants mâles de son côté et ligne.

1157 — 1184.

ROBERT 1^{er}.

Robert, dit le Grand, premier comte de Dreux, épousa en premières noces (1139) Agnès de Garlande, comtesse de Rochefort, veuve d'Amaury II, comte de Montfort, dont il eut une fille qui mourut avant son père; en secondes noces il épousa Harvise de Salisbury, veuve de Rotrou II^e du nom, comte du Perche, tué au siège de Rouen en 1143, dont il n'eût qu'une fille, Alix, qui fut mariée quatre fois; et en l'année 1152 il épousa en troisièmes noces Agnès de Braine, veuve de Milon, comte de Bar-sur-Seine, qui lui apporta en dot la terre et seigneurie de Braine, et prit pour armes *l'écu échiqueté d'or et d'azur à la bordure de gueule*, qui étaient les armes de la maison de Braine, demeurées depuis héréditaires à la maison de Dreux, parce qu'en ce temps-là il n'était pas d'usage que les princes du sang royal, ni même les fils de France, portassent les fleurs de lis dans leurs armes.

Ce prince fit terminer, en 1142, l'église collégiale de Saint-Étienne, commencée depuis plus de cent cinquante ans,

comme le constatait l'inscription suivante, gravée sur un des pierres de cette église :

Centies undenis quater annis adde novenos,
Sexto qui sequitur domus hæc fundata probatur (1).

Il fit aussi terminer les bâtiments de l'hôtel-Dieu, qu'il dota de ses largesses : on lui dut également la construction du chœur de l'église Saint-Pierre, de la chapelle Saint-Denis, qui a donné son nom au faubourg ; la reconstruction de la chapelle du faubourg Saint-Thibault et de celle de Notre-Dame des Marches (vulgairement Dannemarche) (2).

(1) A onze cents ans ajoutez-en quatre fois neuf, la sixième année qui suit il conste que cette maison a été fondée.

« Haud abs re fuerit hic observare, non eos solum ecclesiæ vel monasterii dici *fundatores*, qui primum ecclesiam aut monasterium extruunt dotantve ex proprio fundo ; sed etiam illos qui instaurant vel augent maxime. » (Du Cange, *Gloss.*) — « Fonder une église, c'est non-seulement donner l'emplacement de l'édifice et fournir comme faire employer les matériaux à sa construction, mais encore lui constituer un revenu suffisant pour son entretien. Celui qui ajoute au temporel d'une église insuffisamment dotée, ou qui la relève de ses ruines, a droit au titre de son *fondateur*, et est regardé comme tel. » (H. Basnage, *la Normandie au dixième siècle.*)

(2) Il ne reste plus aucuns vestiges de ces trois chapelles ; la chapelle de Saint-Denis, donnée en 1179 par Robert I^{er} à l'ordre des Templiers, passa en 1312-1313 à celui de Malte, qui en jouit jusqu'en 1789.

La chapelle de Saint-Thibault était un prieuré dépendant de l'abbaye du Breuil-Benoît, qui éprouva le même sort que cette abbaye en 1790.

La chapelle de Dannemarche relevait de l'abbaye de Saint-Vincent-des-Bois, en Thimerais, et fut vendue en 1790.

A l'extrémité ouest du faubourg Saint-Martin, à l'embranchement des chemins de Vernouillet et de Châteauneuf, était la maladrerie de Saint-Gilles-Saint-Lazare, fondée par les seigneurs de Nuisement, et dont l'administration était en 1158 confiée à l'ordre hospitalier de Saint-Lazare. Par suite de la disparition de la lèpre, ces bâtiments furent détruits en 1675, et, par l'édit de 1695, la chapelle et les revenus furent réunis à l'hôtel-Dieu. La chapelle a également disparu sous les coups des démolisseurs de 1793 : la foire seule en conserva le souvenir jusqu'à l'établissement de la gare du chemin de fer. Depuis lors elle se célèbre sur une nouvelle place ouverte au quartier des Embûches.

En 1162, Robert I^{er} avait fait construire le château de *la Robertière*, sur la lisière de la forêt, au-dessus du hameau de la Pantoufle, assis au bord de l'Eure, sur le territoire de Montreuil. Cette forteresse, entourée de solides retranchements qui la rendaient presque imprenable, était un poste d'observation et de défense sur les confins de l'Île de France, en face de la Normandie, unie alors à l'Angleterre, si turbulente et si envahissante : la trahison la fit tomber, comme on le verra à l'année 1425. Ce prince avait encore fait réparer le vieux château de *Fermaincourt*, qui, situé au confluent de l'Eure et de la Blaise, défendait l'accès, par ces deux rivières, du Drouais et de la Beauce.

A l'occasion du second mariage (1184) de son fils aîné, veuf de Mahaut de Bourgogne, décédée sans postérité, avec Yolande de Coucy, cousine germaine d'Élisabeth de Hainault, femme du roi Philippe-Auguste, le comte Robert lui abandonna le comté de Dreux et se réserva celui de Braine, dont il jouit jusqu'à sa mort (1188).

1184 — 1218.

ROBERT II.

Deuxième siège de Dreux.

Robert II, issu du troisième mariage du comte Robert I^{er} avec Agnès de Braine, fonda en 1185 le prieuré de Fermaincourt, de l'ordre de Saint-Augustin, relevant de l'abbaye de Saint-Vincent-des-Bois en Thimerais, diocèse de Chartres (1).

(1) Ce prieuré, sous le vocable de Saint-Thomas de Fermaincourt, passa dans la suite dans la mouvance de l'abbaye de Saint-Père de Chartres (pouillé de 1738), et l'ancienne *église paroissiale de Saint-Martin de Fermaincourt*, mentionnée dans des chartes de 1126 et 1127 du Cartulaire de Saint-Père, ne figure plus dans les pouillés du treizième et du dix-huitième siècle que sous le titre de *Prieuré* à la collation de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Les restes de cette église vont disparaître incessamment ;

Vers la fin de l'année 1188, Philippe-Auguste arracha à Henri II, roi d'Angleterre, la ville et le comté de Dreux, que ce dernier, uni à son fils Richard Cœur-de-Lion, duc d'Aquitaine, était venu livrer au pillage et à l'incendie : c'est le *deuxième siège* dont les historiens de Dreux aient conservé le souvenir.

Un auteur moderne, cité par André Duchesne (*Hist. de la Maison de Dreux*), loue Robert II d'avoir été « de grand entendement, vigilant, de bon conseil, prompt aux affaires, courageux, doué d'une prudence insigne et d'une force singulière ; de sorte que pour aucune adversité qui lui arrivât il ne perdait jamais la constance, et le travail de corps ne le pouvait tellement lasser qu'il ne fût toujours prêt à entreprendre et exécuter toutes choses. »

« Il devait ajouter, continue Duchesne, que de son temps on ne vit point de princes si affectionnés à défendre la France contre les efforts des Anglais, que lui et ceux de sa maison... Ce comte Robert II témoigna par divers accords et traités particuliers, combien il était débonnaire, paisible et ami du repos... ; il avait pris part à la croisade de 1188, à l'expédition de 1210 contre les Albigeois, et à la bataille de Bouvines en 1214, où il signala sa valeur et obtint par l'échange de Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, la délivrance de son fils Robert, prisonnier des Anglais dans une précédente rencontre. »

Ce prince mourut le 28 décembre 1218. Entre autres titres que portait son épitaphe dans l'église de Braine, on lisait ceux de *pieux* et de *gardien des lois*.

Des onze enfants issus de son mariage avec Yolande de Coucy, deux figurent plus particulièrement dans l'histoire ; Robert, son fils aîné, qui lui succéda au comté de Dreux, et Pierre de Dreux, dit *Maulerc* (c'est-à-dire *malhabile*), qu

ses derniers fondements sont fouillés et brisés par la pioche pour l'entretien des routes !

épousa Alix, héritière du comté de Bretagne ; c'est lui qui a commencé la branche des *ducs de Bretagne*.

1218 — 1255.

ROBERT III.

Robert III, surnommé *Gastebled* à cause de quelque dégast fortuit de bled qu'il avait fait dans sa jeunesse (Guill. Brito. bib., *Philippid.*), créé chevalier dès 1209 par Philippe-Auguste, avait épousé Aénor (Aliénor) de Saint-Walery, riche et unique héritière qui avait apporté à la maison de Dreux les terres de Saint-Walery, de Gamaches et autres en Picardie.

Un des premiers actes de Robert III fut la permission qu'il accorda, en 1220, aux habitants de Dreux de chasser dans la banlieue de la ville à cors et à cris ; il voulut ainsi leur offrir un dédommagement au préjudice que dans sa jeunesse leur avait causé sa passion pour la chasse. Ce généreux procédé fit lui substituer le surnom de *Bon* à celui de *Gastebled*, qui lui est cependant demeuré dans l'histoire.

Sa sollicitude pour la sécurité de la ville lui inspira aussi, en 1224, de convertir en *place d'armes* entourée de fortifications et défendue par une haute et grosse tour, appelée depuis *la Tour grise* (1), toute la partie de terrain s'étendant depuis le pont de la première enceinte, connu sous le nom de pont de Dannemarche, jusqu'à la côte dite des Mailloitières. Toute la partie nord de la ville fut ainsi mise à l'abri d'un siège, ou du moins d'une surprise. Ces travaux nécessitèrent le déplacement de la chapelle de Dannemarche, qui fut reportée dans la nouvelle enceinte, et non loin de laquelle Robert fit édifier un nouveau fort ou château qui retint le nom de cette chapelle. Ces constructions eurent lieu de 1227 à 1231.

(1) Quelques débris de cette tour, renversée au siège de 1593, supportent la colonne bâtie en briques, aujourd'hui tronquée, sur laquelle était établi le télégraphe aérien servant de communication de Paris à Brest.

Ce prince démembra aussi du comté de Dreux la terre et seigneurie de Bu, qui en faisait partie, et la donna à Robert, son second fils, qui devint ainsi la tige de la maison de Bu, une des branches collatérales de celle de Dreux (1).

L'année de sa mort, il ajouta encore de nouvelles libéralités à celles que les pauvres de l'hôtel-Dieu de Dreux avaient déjà reçues de ses ancêtres, et leur confirma la possession de ces dernières par une charte de 1233. Sur son épitaphe, composée selon le goût de l'époque, il était comparé à Thésée pour l'amitié, à Ajax pour le courage et à Ulysse pour la sagesse dans les conseils. (A. Duchesne, *Hist. de la Maison de Dreux.*)

1255 — 1240.

HENRY DE SULLY.

Jean 1^{er}, successeur de Robert III, son père, dut attendre sept ans, sous la tutelle de sa mère Aénor de Saint-Walery, l'époque de sa majorité pour être mis en possession de son comté de Dreux. Aénor s'étant remariée avec *Henry, seigneur de Suilly (Sully)*, ce dernier prit en quelques actes, notamment en trois actes de 1238, 1239 et 1240, relatés par And. Duchesne (aux *Preuves*), le titre de *seigneur de Dreux, domini Drocensis*.

1240 — 1248.

JEAN 1^{er}.

Mais, en 1240, *Jean*, parvenu à l'âge de majorité, fut, en présence du roi saint Louis, mis en possession de ses droits, toutefois avec certaines réserves usufruitières et concessions

(1) En 1734, le duc du Maine, prince d'Anet et comte de Dreux, réunit de nouveau, par acquisition, la terre de Bu à ce comté.

en faveur de sa mère et de ses deux frères puînés, Robert et Pierre.

Il se maria ensuite avec Marie de Bourbon, fille d'Archambault VIII, dit le *Grand sire de Bourbon*, qui était sa parente au cinquième degré ; l'année suivante (1241), il fut créé chevalier par saint Louis, et admis à la table du roi à Saumur, remarque Joinville (*Hist. de saint Louis*), avec le comte de Poitiers, Alfonse de France, frère du roi, le comte de la Marche et le comte Pierre de Bretagne.

S'étant embarqué avec saint Louis, lorsque ce prince entreprit son premier voyage d'outre-mer, il mourut en 1248, à Nicosie, capitale de l'île de Chypre, ainsi que les comtes de Montfort, de Vendôme et autres, dont la mort interrompit presque subitement le pèlerinage.

1248 — 1282.

ROBERT IV.

Jean laissa trois enfants en bas âge, Robert, Jean et Yolande. Robert, IV^e du nom, épousa Béatrix de Montfort, fille de Jean, comte de Montfort l'Amaury, et cette alliance, contractée en 1260, apporta à la maison de Dreux le comté de Montfort avec les baronies de Rochefort-en-Yveline et de Château-du-Loir.

Ce prince fut admis, en 1265, à rendre au roi saint Louis foi et hommage pour son comté et fief de Dreux ; s'engagea, en 1268, à accompagner avec quarante chevaliers, son cousin Thibault, roi de Navarre et comte de Champagne, dans une nouvelle expédition d'outre-mer ; pacifia (1269) les différends qui s'étaient élevés entre la comtesse Marie, sa mère, et les maire, pairs et bourgeois de Dreux, auxquels il accorda de nouveaux droits et privilèges, à la charge par eux d'entretenir les portes, les murs, le pavage et les fossés de la ville (1274) ; envoya dix chevaliers à Philippe le Hardy pour l'aider

dans la guerre contre Roger-Bernart, comte de Foix ; acheta de Richard de la Roche, seigneur de Châteauneuf et de Senonches en partie, le fief de la vicomté de Dreux, dont il fit hommage à l'évêque de Chartres, et décéda en 1282, loué pour *la gravité de ses mœurs, sa grande justice et constance, et son insigne piété.* (A. Duchesne, *Hist. de la Maison de Dreux.*)

1282 — 1509.

JEAN II.

Jean II de Dreux succéda à son père Robert IV, et fut surnommé *le Bon à cause de sa douceur et débonnairété.* Il s'allia en premières noces avec Jeanne de Beaujeu, fille et unique héritière d'Imbert de Beaujeu, connétable de France, seigneur de Montpensier, en Auvergne, et autres terres.

Ce comte prit part avec Philippe le Bel aux batailles de Courtenay et de Mons-en-Puelle contre Guy de Dampierre, comte de Flandres (1302-1304), aux traités de paix avec Édouard, roi d'Angleterre (1301), et avec le comte de Flandres (1305). Il succéda à Robert, duc de Bourgogne, en l'office de *chambrier de France* (1308), et devenu veuf, épousa en secondes noces Perronnelle de Suilly (Sully), veuve de Geoffroy de Lezignan (Lusignan), qui devint veuve pour la seconde fois par sa mort, arrivée l'année suivante (1309).

Des quatre fils que Jean II eut de son mariage avec Jeanne de Beaujeu, les trois premiers devinrent successivement comtes de Dreux, et le quatrième, Simon de Dreux, est qualifié, en un titre de 1326, de *sous-doyen en l'église de Chartres.*

1509 — 1529.

ROBERT V.

Robert V, l'aîné de ces enfants, succéda à son père, au comté de Dreux : convoqué par le roi Philippe le Long, avec

les autres grands feudataires de la couronne, pour combattre de nouveau les Flamands, il vit enfin terminer par une paix définitive (1320) les longs démêlés entre la France et la Flandre. Marié avec Marie, fille de Gautier, seigneur d'Enghien et d'Yolande de Flandres, il en eut plusieurs filles qui moururent en bas âge; il décéda lui-même en 1329, et fut inhumé dans l'église collégiale de Saint-Étienne de Dreux.

1329 — 1351.

JEAN III.

Jean III, son frère, lui succéda au comté de Dreux, et eut pour épouse Ide de Rosny, de la maison de Mauvoisin, dont les prédécesseurs tenaient rang entre les principaux seigneurs de la comté du Vexin français dès le temps du roi Philippe I^{er}. Ce mariage ne fut ni fructueux, ni de longue durée; le comte Jean mourut bientôt après, sans laisser de postérité (1331).

1351 — 1345.

PIERRE.

Pierre, troisième fils de Jean II, succéda à son frère Jean III, rendit, comme ses prédécesseurs, foi et hommage au roi pour son comté de Dreux, et de 1336 à 1339 prit part à la guerre que Philippe de Valois eut à soutenir contre l'Angleterre. Il se maria ensuite (1342) avec Isabeau de Melun, fille de Jean de Melun, grand chambellan de France, qu'il laissa veuve et mère d'une seule fille, le 6 novembre 1345. Il fut inhumé en l'église collégiale de Saint-Étienne de Dreux, et en lui s'éteignit la branche aînée masculine de la maison royale de Dreux, après avoir duré l'espace de deux cent huit ans.

1545 — 1546.

JEANNE I^{re}.

Et quoique, dès ce temps-là, le comté de Dreux dût retourner à la couronne par le défaut d'enfants mâles des descendants de Robert I^{er}, comte de Dreux, à qui Louis VII, roi de France, l'avait donné à titre d'apanage ; cependant les guerres affreuses dont le royaume de France était tourmenté sous le règne de Philippe VI firent qu'on laissa passer le comté de Dreux à la branche féminine.

Jeanne I^{re}, fille unique de Pierre, ne doit guère figurer que pour mémoire dans la généalogie des successeurs au comté de Dreux ; née en 1345, quatre mois avant la mort de son père, elle ne porta que neuf mois le titre de comtesse de Dreux, et fut enlevée par la mort le 22 août 1346.

1546 — 1561.

JEANNE II. — LOUIS DE THOUARS.

Sa tante *Jeanne*, fille de Jean II, comte de Dreux, et de Perronnelle de Suilly (Sully), sa seconde femme, lui succéda dans la possession du comté de Dreux. Elle avait épousé *Louis, vicomte de Thouars*, seigneur de Talmont, qui, retenu constamment auprès de Philippe VI, dans la guerre contre les Anglais, se distingua aux batailles de Crécy et de Poitiers, où il perdit la vie ; il avait dévolu à sa femme l'administration de ses biens. C'est à ce titre, exprimé dans une charte de 1347, datée de la Robertière, qu'elle fit un accord avec les maire et pairs de la ville de Dreux sur quelques difficultés survenues au sujet des franchises octroyées par les comtes ses prédécesseurs, et sur le règlement des saillies en bois des maisons des rues de Flandres et d'Il-

liers, les réparations des fortifications de la ville, tombées dans un état déplorable, envahies par des maisons particulières qui y avaient été indûment bâties, des portes privées percées dans les murailles pour la commodité des voisins, mais qui entravaient la défense de la ville en cas de siège.

Jeanne mourut vers 1361 ou 1363, ayant eu deux fils, Jean et Simon (le premier mourut avant sa mère), et trois filles, Perronnelle, Isabeau et Marguerite.

1361 — 1365.

SIMON DE THOUARS.

Simon succéda à sa mère au comté de Dreux, et fut chargé par le roi Jean, en 1361, de gouverner les terres de Louis, vicomte de Thouars, son père, empêché par son état de faiblesse et de maladie. Un an après (1362), il épousa Jeanne d'Arthois, fille de Jean d'Arthois, comte d'Eu, et d'Isabeau de Melun, comtesse douairière de Dreux, qui, à cette occasion, lui abandonnèrent tous leurs droits à titre de douaire ou autrement sur le comté de Dreux. Cette union fut de peu de durée et sans postérité; Simon de Thouars mourut en 1365, et fut inhumé dans l'église principale de la ville d'Eu (1).

1365 — 1378.

PERRONNELLE ET MARGUERITE DE THOUARS.

A sa mort, deux de ses sœurs se partagèrent le comté de Dreux : *Perronnelle de Thouars*, l'aînée, eut deux parts et

(1) Les manuscrits de Dreux font mourir Simon de Thouars le jour même de ses noces, dans un tournoi, mais ne donnent pas de preuves; la version d'And. Duchesne, qui en fournit, nous semble préférable. (Voy. And. Duchesne, *Hist. de la Maison de Dreux, aux Preuves.*)

succéda à son frère au titre de comtesse de Dreux, titre qu'à cause d'elle, porta son premier mari, Amaury, seigneur de Craon, et ensuite Clément Rouaut, dit Tristan, vicomte de Thouars, qu'elle avait épousé en secondes noces. La troisième part du domaine de Dreux échut à *Marguerite de Thouars*, troisième sœur de Simon, qui avait épousé Guy Turpin, seigneur de Crissé.

1578 — 1581.

Réunion à la Couronne.

CHARLES V. — CHARLES VI.

Cette dernière vendit, en 1377, sa part au roi *Charles V*, qui, l'année suivante (1378), acheta les deux autres tiers de Perronnelle, et réunit ainsi de nouveau ce domaine à la couronne. L'acte de vente de ces deux *autres parts de la comté de Dreux* mentionne qu'elles se composaient du *chastel et ville de Dreux, tant le principal chastel, comme la tour de Danemarche, aussi appelée la Tour peinte, et le chastel et chastellenie nommé le palais de Fermancourt, et leurs dépendances...* (A. Duchesne, aux *Preuves*.)

Charles V signala, en 1377, sa bienveillance pour la ville de Dreux en faisant droit à une requête présentée par ses habitants, tendant à être affranchis du ressort du bailliage royal de Gisors auquel ils avaient été réunis par Philippe le Bel, sous Robert V; et, conformément à leurs désirs, il les plaça nûment sous la juridiction du parlement de Paris. Ce roi commença aussi au château de Dreux des réparations qui furent interrompues par sa mort en 1380.

IV.

Maison d'Albret. — (Troisième et quatrième sièges. — Domination anglaise). — Église Saint-Pierre. — Hôtel de ville. — 1381-1556.

1381 — 1401.

ARNAULT AMANJEU D'ALBRET.

Son fils Charles VI ne tarda pas à détacher de nouveau du domaine de la couronne le comté de Dreux; il le céda, en 1381, à *Arnault Amanjeu, dit Quatre-Barbes, vicomte de Tartas et sire d'Albret*, grand chambellan du roi défunt, son père, dont il avait épousé la belle-sœur, Marguerite de Bourbon. Ce mariage avait été négocié par Charles V pour s'attacher le sire d'Albret, *le plus haut baron de l'ancienne Gascogne anglaise*, qui, mécontent des excursions du prince de Galles, surnommé *le Prince noir*, duc d'Aquitaine, avait travaillé à gagner les chefs des compagnies gasconnes, qui s'étaient séparées des Anglais; et, à l'occasion de ce mariage, Charles lui avait assigné une rente de 4,000 livres à prendre sur le trésor royal de Paris. C'était pour décharger le trésor de cette rente que Charles VI avait cédé au sire d'Albret le comté de Dreux, dont ce dernier jouit jusqu'à sa mort en 1401, sans y laisser traces de son gouvernement.

1401 — 1407.

LOUIS, DUC D'ORLÉANS.

Charles d'Albret, son fils, ne succéda pas immédiatement à son père dans la possession du comté de Dreux. Comme ce comté n'avait été cédé au sire d'Albret qu'en échange et comme équivalent de 4,000 livres de rente viagère, qui formaient la dot de la princesse Marguerite, sa femme, et que

celle-ci était morte avant son mari, le domaine de Dreux fut dévolu à *Louis de France, duc d'Orléans*, frère du roi, qui avait épousé, en 1389, Valentine, fille de Jean Galéas, duc de Milan, et fut assassiné, en 1407, par les agents du duc de Bourgogne.

1408 — 1415.

CHARLES I^{er} D'ALBRET.

Après ce meurtre, le comté de Dreux rentra dans la maison d'Albret par l'investiture qu'en fit Charles VI à *Charles I^{er} du nom, sire d'Albret, vicomte de Tartas et connétable de France*.

1412.

Troisième siège de Dreux.

Ce comte prit parti dans la faction des Armagnacs; étroitement lié avec le duc d'Orléans, tué en 1407, beau-père de Jean de Montaigu, également victime, en 1409, de Jean sans Peur, il s'unit à la plupart des hauts barons contre le duc de Bourgogne. Dreux, devenu le *principal lieu de refuge des Armagnacs et le dépôt du butin qu'ils avaient fait dans leurs fréquentes incursions au sein de l'Ile de France, de la Normandie et des autres provinces*, attira la milice parisienne sous le commandement du maréchal de Loigny (1412) : après de longues et vaines tentatives sous les murs de cette place, qui, grâce aux soins de la comtesse Jeanne II, était alors en bon état de défense, un renfort de cinq cents hommes munis de *quantité d'engins d'artillerie* parvint enfin à faire une brèche par laquelle les assiégeants pénétrèrent dans la ville, qui fut livrée au pillage; puis se portèrent sous les murs du château, où les assiégés s'étaient retirés; la

réconciliation soudaine des princes rebelles et du duc de Bourgogne en fit abandonner le siège. C'est le *troisième siège* que Dreux eut à subir.

Le connétable Charles I^{er} d'Albret fut tué, en 1415, à la bataille d'Azincourt, donnée contre les Anglais, où il commandait l'avant-garde de l'armée française. Il fut regretté à Dreux, où il avait fait faire des travaux assez considérables, surtout au château, qu'il s'était appliqué à réparer. Il avait fait établir une galerie régnant depuis la chapelle de Saint-Nicolas des Salles, située au-dessus de la porte sud-ouest du château, jusqu'à la Tour peinte ou de Dannemarche, et rendu cette tour logeable, ainsi que les bâtiments attenant au donjon du côté des pressoirs de la faisanderie. De son mariage avec Marie, dame de Sully et de Craon, veuve de Guy VI, sire de la Trémouille, il laissa un fils qui lui succéda au comté de Dreux.

1415 — 1421.

CHARLES II D'ALBRET.

Quatrième siège de Dreux.

Charles II d'Albret jouissait depuis peu d'années de son comté de Dreux, lorsqu'à la faveur des dissensions auxquelles la France était alors en proie, Henri V d'Angleterre vint mettre le siège devant Dreux (1421). Les chroniques locales, décrivant ce *quatrième siège de Dreux*, rapportent que Henri V avait son quartier général établi à Moronval, ses batteries dressées sur les hauteurs qui dominent la vallée et la ville au sud-est; une autre batterie était pointée entre le donjon et la courtine au-dessus du bassinet (poudrière) vers le nord du château, où elle fit brèche sans succès. L'église du faubourg Saint-Jean fut presque entièrement renversée, et le chœur de l'église Saint-Pierre avait aussi beaucoup souff-

fert : une inscription gravée sur un de ses piliers rappelle la reconstruction qui en fut faite en 1424.

Églises Saint-Pierre et Saint-Jean.

L'église Saint-Pierre de Dreux, qui, comme on vient de le voir, fut grandement endommagée lors du siège de 1421, était primitivement, disent les chroniques locales, une église conventuelle de Bénédictins, sous le vocable de Saint-Sébastien ; elle fut ensuite érigée, sous le titre de Sainte-Barbe, en succursale de l'église paroissiale de *Saint-Nicolas de Mérigot*, située à l'entrée du Vieux-Pré, vers l'emplacement occupé aujourd'hui par le monastère de la Visitation (1). Une charte de 1082-1112 du Cartulaire de Chartres mentionne les églises de Saint-Vincent et de *Saint-Pierre de Dreux*, *in ecclesia Sancti Vincentii... Sancti Petri de Dro-cis* ; et des actes de 1383 et 1387 constatent qu'elle était déjà église paroissiale, *in ecclesia parochiali... ecclesiæ parochialis Sancti Petri de Dro-cis* ; il est évident dès lors que dès le onzième siècle elle portait le titre qu'elle a toujours retenu depuis, et qu'au quatorzième elle était en possession de celui d'église *paroissiale*. Trois curés *portionnaires* la desservaient alternativement, ainsi que la chapelle dont le faubourg *Saint-Jean* a pris le nom ; cette chapelle, dont la date de fondation est inconnue, rebâtie, agrandie à différentes époques, avait été consacrée le 26 avril 1637 par *Antoine Go-*

(1) Cette église paraît avoir été la première église paroissiale de Dreux (*ecclesia plebana*) ; construite, d'après la tradition, sur l'emplacement et avec les démolitions d'un temple païen, elle jouissait, le jour du patron, d'un droit de foire qui, en 1210, fut appliqué à l'hôtel-Dieu par Robert II. Fortement endommagée aussi lors du siège de 1421, elle cessa en 1526 de servir à l'exercice du culte et fut entièrement démolie en 1720.

Le mot *Mérigot* dérivé de *Meriagium* (*Meria*, *feudum Merini seu Majorii*, — *majoris villæ*), fief du maire chargé d'exercer la justice du roi, a été par extension donné au lieu où s'exerçait cette justice.

deau, évêque de Vence (1), et érigée en paroisse en 1669 par Ferdinand de Neuville, évêque de Chartres, dont l'ordonnance d'érection supprima en même temps le titre de la troisième portion. Cette église fut vendue à l'encan, en 1793, comme bien national, et démolie.

Quant à l'église Saint-Pierre, aujourd'hui seule église paroissiale, on peut dire que chaque âge a, pour ainsi dire, apporté sa pierre à cet édifice. Le portail et le croisillon nord du transept, le chœur qui, comme on l'a dit, fut bâti par Robert I^{er}, les quatre grosses colonnes groupées du centre de la croix, les voûtes et les pilastres cylindriques qui séparent les chapelles des nefs latérales, révèlent l'architecture des douzième et treizième siècles.

La grande nef (moins la porte d'entrée et les deux premières travées), les chapelles des nefs latérales, le pourtour du chœur et les colonnes rayonnant autour du sanctuaire, offrent tous les caractères distinctifs du quinzième siècle; ce que confirme, du reste, l'inscription que porte, sur un large cavet circonscrit de deux moulures toriques, l'un des piliers du chœur vers le nord :

Des aumônes et des bienfaits
Des manans de Dreux sans débattre
Se sont ces six piliers refaits
Mille quatre cent vingt-quatre.

Les historiens de Dreux nous apprennent que la maison d'Albret contribua largement à cette reconstruction et fit refaire les vitraux du chœur qui avaient été brisés pendant le siège de 1421. Ils indiquent également l'année 1498 comme l'époque de la reconstruction de la grande nef par plusieurs

(1) Godeau, Antoine, né à Dreux en 1605, fréquenta dans sa jeunesse l'hôtel de Rambouillet, où il était le *Nain de Julie*, puis entra dans l'état ecclésiastique, devint un des premiers membres de l'Académie française, puis évêque de Grasse et de Vence, et mourut dans cette dernière ville en 1672, âgé de soixante-sept ans, laissant plusieurs ouvrages en prose et en vers remarquables pour l'époque.

familles de Dreux, entre autres la famille de Saint-Aubin.

La grande façade occidentale avec son portail creusé en ogive, sa rose centrale, sa tour de Saint-Vincent, la tour parallèle, mais disgracieusement interrompue de Sainte-Anne, ses pignons, ses balustrades, les deux premières travées de la nef, les piliers du déambulatoire ou tour du chœur et la chapelle absidale dédiée aux apôtres et à la sainte Vierge, avec leurs nombreux détails de statuaire, de sculpture, d'ornementation, et toutes les splendides délicatesses de l'époque de transition du style ogival à celui de la renaissance, indiquent clairement le seizième siècle; d'ailleurs on lit l'inscription suivante près de la porte de la tour Saint-Vincent:

Pour décorer ce temple déifique
Lui fut construit pour entrée magnifique
Ce beau portail mil cinq cent vingt quatre,
Et ces deux tours où sonner on s'applique
Pour invoquer chacun bon catholique
A Dieu servir et l'ennemi combattre.

1524.

Ce grand portail, attribué par erreur à Thibault Métézeau, qui naquit à Dreux le 21 octobre 1533, est de *Clément Métézeau* (1), l'un des architectes de l'Hôtel de ville et *trisaïeul*

(1) La famille *Métézeau* est originaire de Dreux; le premier dont le nom soit inséré dans les archives de la ville est :

Clément, qui y naquit vers la fin du quinzième siècle, travailla à l'hôtel de ville et à l'église Saint-Pierre, et mourut à Dreux, vers 1550.

Jean, son fils, né vers 1528 et mort en 1600, continua les travaux entrepris par son père à l'Eglise de Dreux.

Thibault, fils du précédent, né en 1533, alla travailler à Paris; il fut, dit-on, l'un des entrepreneurs du Pont-Neuf, passa pour avoir aidé Philibert Delorme aux Tuileries et devint l'architecte du duc d'Alençon.

Louis, fils aîné de Thibault, né vers 1559, était, en 1596, architecte du roi Henri IV et contrôleur de ses bâtiments.

Clément, fils de Louis, né à Dreux le 6 février 1581, mourut à Paris vers 1650. C'est l'auteur du transept et du portail méridional de Saint-

du célèbre *Clément Métézeau* illustré par la construction de la digue de la Rochelle.

Celui-ci a voulu laisser à l'église de Dreux, dans la construction de la voûte plate du croisillon du transept et du portail du midi, un échantillon de son génie et du goût de l'époque dite de la Renaissance. On lui doit aussi les dessins du buffet d'orgue exécuté, en 1614, par un menuisier de Dreux, nommé Fortier. L'esthétique regrette cette fâcheuse interruption d'harmonie et cette application d'un style tout à fait en désaccord avec celui qui compose l'ensemble de ce remarquable édifice.

Les grands travaux entrepris à la fin du quinzième et dans la première moitié du seizième siècle, étaient, dès 1522 (alias 1528), assez avancés pour permettre la reprise de l'exercice du culte et de l'administration des sacrements, et la consécration de cette église eut lieu le 3 juillet 1540; les travaux de la chapelle de la Vierge ne furent terminés qu'en 1544, et l'on dut à la munificence de la maison de Soissons les nouveaux vitraux qui décorèrent cette église.

Malgré les actes de stupide vandalisme qui, en 1793, ne lui ont pas non plus été épargnés, cette vénérable basilique offre encore des traces de son ancienne splendeur. Les sybil-

Pierre, et de la digue de la Rochelle. Il fut l'architecte du roi Louis XIII.

Deux autres fils de *Jean* se sont aussi distingués dans d'autres carrières : l'un, qui portait le même prénom que son père, fut estimé de Henri III, devint secrétaire de la comtesse de Bar, et a laissé une traduction des psaumes publiée en 1610, dont il y eut trois éditions.

L'autre, nommé *Paul*, né en 1582, embrassa l'état ecclésiastique, devint docteur en théologie, aumônier du roi, prédicateur distingué de la maison de Navarre, un des premiers associés au cardinal de Berulle dans la fondation de la congrégation de l'Oratoire, et premier supérieur du collège qu'elle ouvrit à Dieppe en 1614; après avoir évangélisé Tours, Angers, Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulon, Aix-la-Chapelle, etc., il mourut à Calais dans l'exercice de cet apostolat, le 17 mars 1632, âgé de cinquante ans. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sur la théologie et la vie spirituelle. (Voir *Biographie générale*, art. MÉTÉZEAU, par M. Job, de Dreux.)

les, les prophètes, les évangélistes ornaient les archivoltes de son grand portail, dont le tympan était rehaussé par un bas-relief représentant l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Les niches, vides de leurs statues, offrent, dans leurs culs de lampe et leurs dais, toutes les délicatesses de sculpture de l'époque dite de transition.

Au portail du nord, les iconoclastes de l'époque ont tellement mutilé la sculpture, que l'on reconnaît à peine les sujets qui le décoraient : le jugement dernier paraît en avoir été le principal ; Jésus-Christ, juge suprême, assis sur un trône, dans une gloire elliptique, entouré de personnages, peut-être des anges, peut-être les évangélistes, et sur le linteau, au-dessous du tympan, étaient figurés, à droite *les élus* couverts de leurs vêtements symboliques, à gauche *les réprouvés* dans un état complet de nudité. Dans les archivoltes qui encadrent le tympan, des débris de statuette ne permettent plus d'en déterminer les sujets, et les dégradations que la main des nouveaux Vandales a fait subir à ce portail prouve le cas qu'ils faisaient des arts qui étaient l'expression des nobles et religieux sentiments de leurs pères.

Les verrières n'ont guère été plus épargnées ; néanmoins l'église de Dreux en possède encore quelques-unes qui attirent l'attention des connaisseurs.

La grande nef n'a plus que quelques fragments de la série des apôtres qui la décorait : saint Philippe, saint Barthélemy, saint Jacques le mineur, saint Simon, saint Jean l'évangéliste, saint Jacques le majeur, la croix de saint André, le nom seul de saint Thomas.

Au chœur, parmi les personnages de grandeur naturelle qui y ont été rapportés, on distingue sainte Anne et sainte Hélène.

Dans le croisillon méridional du transept, la descente de croix et le sacrifice d'Abraham sont tout ce que l'on peut remarquer.

Dans les chapelles latérales de la nef, les sottes et maladroites restaurations qu'ont subies ces verrières ne laissent

plus guère voir que, du côté du midi, le crucifiement, quelques traits de la vie des deux frères saint Crépin et saint Crépinien, l'Ascension, le baptême de Clovis, les armes des Rotrou; du côté du nord, saint Jean, Notre-Dame de Pitié, saint Blaise, saint Sébastien, une grisaille bien détériorée représentant l'histoire de Notre-Dame de Lorette, et l'histoire de saint Fiacre, dont le vitrail est le mieux conservé.

La chapelle absidale, consacrée à la sainte Vierge, décorée de nouveau à l'instar de la Sainte-Chapelle de Paris, offre dans ses vitraux, habilement restaurés par un peintre verrier de Dreux, *Eugène Moulin*, un ensemble remarquable des faits évangéliques et relatifs à la vie de Jésus-Christ et de la sainte Vierge; ce modeste artiste a posé récemment un vitrail et des panneaux de raccord si bien harmonisés, que, tout modernes qu'ils sont, on a peine à les reconnaître parmi les anciens.

On remarque, dans deux chapelles latérales de la nef, au midi et au nord, des peintures murales qui, dans la première, conservent des souvenirs historiques : une longue suite de pèlerins à genoux, les mains jointes et munies de bourdons, et, au-dessous, les noms des habitants de Dreux qui dans le dix-septième et le dix-huitième siècle ont fait le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle; puis, sur la muraille, en face de l'autel, un cavalier armé de pied en cap et au-dessous l'épitaphe de Mercœur de France,..... mort en 1563 des suites d'une blessure reçue à la bataille de 1562.

Dans la chapelle parallèle du côté du nord, toute la muraille est occupée par une grande peinture dont le sujet paraît être *la glorification des élus*. A la naïveté du dessin, à la roideur du trait, au dédain des proportions, cette curieuse fresque joint une richesse de coloris assez grande pour former un contraste digne de remarque : on croit cette peinture de la fin du quinzième siècle.

Enfin un bénitier du douzième siècle, creusé dans un chapiteau provenant de l'ancienne collégiale de Saint-Étienne, ne saurait non plus échapper à l'œil de l'archéologue.

Tel est, en raccourci, l'aspect que, malgré ses nombreuses mutilations, offre encore l'intéressante et vénérable basilique, dont une prompte, complète et intelligente restauration est vivement réclamée par le sentiment religieux et par celui des arts.

Au moment où Henri V se présenta sous les murs de Dreux, Charles d'Albret était retenu en Guyenne pour la défense des places qui lui étaient confiées. Après six semaines d'une énergique résistance, la ville, réduite aux abois, se vit contrainte de capituler à d'honorables conditions. Mais la mauvaise foi anglaise ne tint aucun compte de la parole jurée; la ville fut pillée, les citoyens insultés et égorgés par les troupes de Henri V, comme eût pu être traitée une place prise d'assaut, et le roi anglais en donna le gouvernement à *Guillaume Poll, comte de Suffolk*, qui, en 1426 et 1428, s'affublait du titre de comte de Dreux, comme son maître de celui de roi de France et d'Angleterre.

1421 — 1423.

Domination anglaise.

COMTE DE SUFFOLK.

Ce manque de loyauté de la part des Anglais avait profondément exaspéré les Druides, qui, après la mort de Henri V (1422), crurent le moment favorable pour se défaire de la garnison anglaise. Le complot fut découvert et les principaux conjurés mis à mort par ordre de Jean de Bedford, régent de France pour les Anglais.

1425.

Siège de la Robertière.

Tout ce qui put échapper à cette cruelle vengeance, bourgeois, serviteurs, vassaux de Charles d'Albret, se retranchè-

rent au château de *la Robertière*, d'où, dans de fréquentes excursions, ils ne ménageaient pas leurs sentiments. Suffolk crut qu'en peu de jours il se rendrait facilement maître de cette forteresse; son attente fut bien trompée : au bout de huit mois de siège, ne pouvant vaincre l'opiniâtre résistance des assiégés, qu'il avait cherché à attendrir par la vue, dans son camp, de leurs parents et amis, qu'il menaçait de mettre à mort, il allait être contraint de lever honteusement le siège, lorsque la trahison d'un nommé Vascon lui livra la place, qu'il fit aussitôt raser (il n'en reste plus qu'une cave et un pan de muraille).

Charles VII, de son côté, avait, dès 1423, donné au connétable Jean Stuart le comté de Dreux, mais ce connétable fut tué l'année suivante (1424) à la bataille de Verneuil.

1428 — 1435.

DUC DE BEDFORT.

Montague, comte de Salisbury, étant mort de sa blessure devant Orléans (3 novembre 1428), le commandement de ce siège fut dévolu au comte de Suffolk, et le gouvernement du comté de Dreux passa aux mains *du duc de Bedford*, régent du royaume de France pour son neveu Henri VI d'Angleterre.

1435 — 1437.

MARIE DE LUXEMBOURG.

Bedford confia la garde du château et de la ville au capitaine Guillaume de Brouillac, qui, à la mort du régent (1435), s'efforça de maintenir à sa veuve, *Marie de Luxembourg*, la jouissance de ce comté; mais voyant qu'il ne pouvait tenir longtemps contre les forces combinées de Charles d'Albret et d'Artus de Richemont, connétable de France, réunies sous les murs de Dreux pour en expulser la garnison an-

glaise, il livra la place, moyennant 18,000 écus, à Charles VII, qui la remit au sire d'Albret.

1437 — 1442.

RETOUR A CHARLES II D'ALBRET.

Charles d'Albret donna le comté de Dreux à *Jean*, son fils, tout en s'en conservant l'usufruit sa vie durant. Jean mourut avant son père, et Charles abandonna le comté en 1442 à *Jeanne* sa fille, à l'occasion de son mariage avec *Artus III*, duc de Bretagne, de Touraine, comte de Richemont, d'Étampes et de Montfort; pair et connétable de France.

1442 — 1458.

ARTUS III, DUC DE BRETAGNE.

Jeanne mourut deux ans après (1444), sans laisser de postérité, et *Artus* jouit du comté jusqu'à sa mort, en 1458.

1458 — 1460.

ARNAULT AMANJEU II D'ALBRET.

Ce comté rentra alors dans la maison d'Albret; *Arnault Amanjeu d'Albret*, deuxième du nom, fils de Charles II et d'Anne d'Armagnac, et frère de Jeanne, en hérita, et le laissa, en 1460, à son fils Jean, encore en bas âge.

1460 — 1516.

ALAIN D'ALBRET.

Alain d'Albret, cousin germain de Jean, s'en empara au détriment de son jeune parent, sous prétexte que son père

avait sur ce comté droit d'aînesse sur son oncle, père de Jean. Un procès fut intenté contre le détenteur illégitime ; la sentence du parlement de Paris contre Alain, rendue en 1507, ne fut entérinée qu'en 1516.

1470.

PHILIPPE DE COMMINES, ENGAGISTE D'ALAIN.

Cependant Alain jouissait du comté de Dreux depuis environ dix ans, lorsque, fort embarrassé dans ses affaires financières, il engagea son comté à *Philippe de Commines*, seigneur d'Argenton, célèbre historien du règne de Louis XI, qui fit construire les deux tourelles flanquées aux côtés de la porte de l'Est du château communiquant vers Dannemarche. Toutefois ce seigneur engagiste n'ayant pu se concilier l'affection des habitants de Dreux, ces derniers dégagèrent le comté de leurs propres deniers et rappelèrent Alain.

Alain fit exécuter des travaux importants tant au château que dans la ville de Dreux ; il fit réparer la halle et établir au-dessus des greniers, fournit le bois nécessaire pour la réparation de l'hôtel-Dieu, construisit l'ermitage de Saint-Marc dans la forêt de Dreux, fonda la chapelle de Notre-Dame de la Ronde sur la paroisse de Montreuil ; il fit creuser et canaliser un bras de la rivière de Blaise, dit vieille rivière, au-dessous des Bléras et dont le cours, occupant alors en partie l'emplacement actuel de la route de Paris, fut détourné et dirigé derrière les habitations de Foulonval : à ce bras se réunissait, au pont Saint-Léonard (1), le trop plein du

(1) La chapelle de Saint-Léonard était un prieuré à la collation de l'abbé de Coulombs ; au douzième siècle, c'était un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, qui fut détruit lors du siège de 1421. Cette chapelle dépourvue de ressources nécessaires à son entretien, et tombant en ruine, fut démolie en 1752 et le titre transféré à la paroisse Saint-Jean. — Le pont de pierre remplaça en 1715 un vieux pont de bois, et la belle chaussée de Dreux à Chérisy fut établie par corvées en 1738 et 1739.

canal qui entourait la ville de la porte Chartraine à la porte Parisis; Alain donna un débouché à ce canal en faisant creuser, de 1504 à 1506, la rivière de Dreux à Fermaincourt, qui prit le nom de *rivière neuve*. Elle était destinée à faire remonter les bateaux de l'Eure jusqu'à Dreux. Quatre ans après, Alain afferma la pêche de cette nouvelle rivière, permit d'y construire différentes usines, à l'exception de moulins à blé, pour ne pas faire tort au moulin de l'Aumône et à celui qu'il faisait édifier à la porte Parisis, et qui prit le nom de moulin de *l'Écluse*. Le château fut aussi de sa part l'objet de travaux remarquables : il fit surmonter de toitures coniques la haute tour où était la salle de saint Louis, et les autres tours et tourelles; établir une vis ou escalier en spirale pour descendre du château dans la ville, creuser des puits, construire des murs et contre-murs, un portail à l'entrée de la ville; sans parler de plantations de vignes auprès du vieux château et d'autres constructions et plantations au château de Fermaincourt.

Ces travaux et les largesses qu'Alain répandait dans la ville lui avaient gagné tous les cœurs, et ce ne fut pas sans une certaine appréhension que l'on connut l'arrêt du Parlement qui rendait ce comté à son légitime propriétaire.

1512.

COMMENCEMENT DES TRAVAUX DE CONSTRUCTION DE L'HÔTEL DE VILLE.

A l'instar de leur comte, qui avait donné une si grande impulsion aux travaux d'art, les bourgeois de Dreux jetèrent en 1512 les fondements de leur élégant *hôtel de ville*.

1516 — 1525.

JEAN D'ALBRET.

Jean d'Albret, en rentrant dans son héritage, détruisit, par sa générosité, les préventions conçues contre lui : il continua et perfectionna les ouvrages entrepris par son prédécesseur dans la ville de Dreux, et mourut, vers 1525, laissant de son mariage avec Charlotte de Bourgogne, comtesse de Rethel, une fille, Marie, qui avait épousé, en 1504, Charles de Clèves, comte de Nevers, mort en 1521 dans la tour du Louvre.

1525 — 1547.

MARIE D'ALBRET.

Marie d'Albret mena, à Dreux, une vie fort retirée, « sans autre compagnie, disent les manuscrits, que celle des habitants de cette ville, dont elle était autant aimée qu'ils l'étaient d'elle-même. » Elle répara *la maison des princes*, le donjon et les autres bâtiments, et se fit faire un parterre au moyen de terres rapportées, soutenues par des murs de grès, appuyés de contreforts. Elle avait marié, en 1538, son fils François de Clèves avec Marguerite de Bourbon, fille de Charles de Bourbon, duc de Vendôme et de Françoise d'Alençon, auquel elle laissa par sa mort, en 1547, le comté de Dreux en héritage.

1537.

HÔTEL DE VILLE.

Marie d'Albret vit terminer, vers 1537, ce gracieux *hôtel de ville* commencé depuis vingt-cinq ans, dû au génie et

au ciseau des *maîtres maçons* et autres ouvriers de Dreux. Les Pierre Chéron, les Jean des Moulins, les Clément Métezeau, y ont laissé l'empreinte de leur goût, de leurs talents et de leurs connaissances architectoniques. Jacques Lefèvre, *tailleur d'images*, avait orné le tympan de la porte d'entrée de l'effigie des trois Vertus théologiques, tombées, en 1793, sous les coups de la hache révolutionnaire de stupides iconoclastes.

Malgré ces détériorations et celles du temps, l'aspect de ce monument, dans sa façade flanquée de deux tourelles portées sur des contreforts habilement dissimulés, ses fenêtres à croisillons de pierre, entourées de rinceaux et surmontées de gables figurés délicatement sculptés; à l'intérieur, ses salles aux voûtes élancées avec nervures à vives arêtes et clés de voûtes malheureusement et sottement mutilées; un escalier en limaçon dont chaque pierre forme marche, rampe et vis ou noyau, offre dans son ensemble un type des plus remarquables du style de transition du moyen âge à la Renaissance. La salle du deuxième étage renferme le modèle en plâtre de la cloche du beffroi, fondue en 1361, sur laquelle est représentée en relief l'ancienne procession des *flambarts* qui avait lieu à Dreux la veille de Noël; fête à la fois religieuse et nationale, qui remontait à l'origine du christianisme dans la contrée, et a été aussi emportée par l'ouragan de 1793, comme tant de fêtes et usages locaux qui récréaient nos pères. On voit encore dans cette salle une bibliothèque communale et quelques curiosités trouvées dans la contrée.

La salle du premier étage, occupée par le tribunal de la justice de paix, a été déshonorée par l'établissement d'un second plafond ajouté à cette pièce pour en diminuer la hauteur et la sonorité, et qui dérobe malheureusement le plancher primitif, construit dans le style du monument, ainsi que l'inscription suivante :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos. (Éneid., l. VI.)

Ce beau vers que Virgile met dans la bouche de Phlégiass a été ainsi traduit par Barthélemy :

«.... En me voyant, mortels audacieux,
« Apprenez la justice et respectez les dieux. »

Parfaitement appropriée au sanctuaire de la justice, cette inscription, dévoilée, éveillera sans doute un jour l'attention des édiles sur les injures du temps et des hommes dont ce sanctuaire et le monument lui-même gémissent depuis trop longtemps !

1547 — 1556.

FRANÇOIS DE CLÈVES.

François de Clèves, premier du nom, duc de Nevers (1), ne jouit pas longtemps de son comté de Dreux. Un arrêt du Parlement de Paris, rendu en 1556, à la requête du procureur général, déclara que le comté de Dreux, étant un très-ancien domaine de la couronne, Charles VII n'avait pu l'aliéner, même sous le spécieux prétexte de décharger le trésor de 4,000 livres de rente constituée en dot à Marguerite de Bourbon, femme d'Arnault Amanjeu d'Albret. François de Clèves fut donc dépossédé du comté de Dreux et reçut 4,000 livres de rente en dédommagement. La maison d'Albret avait joui pendant cent soixante-quinze ans du domaine de Dreux.

(1) François 1^{er} érigea en 1538 le comté de Nevers en duché-pairie.

V.

Réunion à la couronne. — Duc d'Alençon. — Plusieurs engagistes. — (Bataille de Dreux. — Cinquième et sixième sièges, par Henri IV). 1556-1611.

1556 — 1559.

HENRI II.

Henri II, roi de France, était, par le moyen de cet arrêt du Parlement de Paris, rentré en possession du comté de Dreux.

1559 — 1569.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Après sa mort (1559), la jouissance de ce comté fut dévolue à *Catherine de Médicis*, sa veuve, comme partie de son douaire.

1562.

Bataille de Dreux.

Un fait mémorable, consigné dans l'histoire, se passa, en 1562, aux portes de Dreux ; la célèbre bataille qui fut livrée dans la plaine circonscrite par les villages de Blainville, (commune de Marville-Moustier-Brûlé), Lospinai (commune de Garnay), Nuisement et les Boulards (commune de Vernouillet), entre l'armée des catholiques, commandée par le connétable de Montmorency, le maréchal de Saint-André et le duc de Guise, appelés *les triumvirs*, et l'armée des protestants, commandée par le prince de Condé et l'amiral de Coligny.

Sans entrer dans le détail de cette journée du 19 décembre, que l'on trouvera dans H.-C. Davila et tous nos historiens français, on remarquera seulement que cette bataille fut des

plus sanglantes ; que les catholiques y furent d'abord mis en déroute , que le connétable tomba entre les mains des Huguenots et que la victoire serait demeurée au prince de Condé si ses troupes, dont la majeure partie n'était guère composée que de reîtres (1), qui croyaient avoir entièrement défait l'armée du roi , ne s'étaient point amusées à piller ; mais le duc de Guise, qui était avec un corps de réserve sur une hauteur, derrière le village des Boulas (Boulards), ayant remarqué que l'armée du prince de Condé s'était abandonnée au pillage, fondit sur elle avec son corps de réserve, la défit entièrement, et Damville fit prisonnier le prince de Condé.

Environ sept mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Les catholiques y perdirent entre autres Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André ; Gabriel de Montmorency, comte de Montbron, troisième fils du connétable ; la Brosse père et fils ; d'Annebault, neveu du premier ; le colonel de Givry, ami particulier de M. de Guise ; Rol de Billy, de la maison de Prunay-le-Gillon et de Courville ; des Bordes, du Bellay, de Villars, Cassaux de Martigues, de Bitesson, du

(1) Les reîtres étaient, pour la plupart, des étrangers, sorte de routiers qui se vendaient au plus offrant et pillaient partout où ils pouvaient attraper. « Vous eussiez dit, rapporte Brantôme, qu'ils avaient pris à prix fait la ruine de la France, tant ils se sont plu à y faire des voyages et des retours, et à nous piller et à nous tuer ainsy qu'ils firent à la bataille de Dreux. Mais nous les estrillâmes bien aussy, etc. »

« J'ay, dit encore Brantôme, ouy dire à M. l'admiral (Coligny) que les plus grandes peines qu'il a eues jamais en ses armées et qui peuvent estre à un chef dénué de moyens, estoit à contenter les reîtres, qui donnoient plutôt la loy qu'ils ne la recevoient ; si pourtant eut-il ce jugement subtil qu'il les sceut avoir et traiter mieux que capitaine aye fait ni fera, sans moyens. Après la bataille de Dreux, l'on voulut practiquer les siens, je le scay ; il les retourna à Orléans et là leur donna tant du bec et de l'aïse (comme on dict), qu'il leur fit laisser la plupart de leurs charriots dans Orléans, et les traîna en Normandie ; lesquels pourtant en ayant perdu une grande part dans le portereau et en ayant sceu des nouvelles, et pour ce désespérés, il les amadoua, les contenta et les plastra si bien qu'ils ne l'abandonnèrent jamais et le servirent jusqu'à la paix faicte. »

Mesnil-Milon, de Baraut, d'Espargny, le baron de Pugillon et de la Roche-Aimon, de la Motte-Ménin, de la Tour de la Ferté-Imbault, de Saint-Bonnet, de Vasselles, du Bois-Bertrand, etc. François de Clèves, second du nom, duc de Nevers et comte d'Eu, fils du comte de Dreux, dépossédé en 1556, fut blessé d'un coup de pistolet dont il mourut; François de Billy de la maison de Prunay y reçut douze blessures.

Le prince de Condé et le duc de Guise soupèrent ensemble et couchèrent dans le même lit, le soir de la bataille, dans la grange de Nuisement, et le lendemain matin, le prince de Condé raconta qu'il n'avait pu fermer l'œil et que le duc de Guise avait dormi à côté de lui aussi profondément que s'ils avaient été les meilleurs amis du monde.

Le lendemain le prince de Condé fut conduit à Chartres; le duc de Guise entra dans Dreux et y rendit grâce à Dieu de cette victoire. Il y fit faire une procession générale du saint Sacrement, à laquelle il assista avec plusieurs officiers de l'armée qui l'avaient suivi; et depuis ce temps on fait tous les ans, le 19 décembre, en la ville de Dreux, une procession commémorative de cette bataille (1), à laquelle assistent tous les magistrats, le corps de ville, les corps de métiers, et la plus grande partie des habitants de la ville.

1569 — 1584.

FRANÇOIS DE FRANCE, DUC D'ALENÇON.

En 1569, Catherine de Médicis remit le comté de Dreux à la disposition du roi Charles IX, qui en investit, à titre d'apanage, son frère *François de France, duc d'Alençon*, cinquième fils de Henri II et de Catherine.

(1) Depuis 1793, cette procession n'a plus lieu qu'à l'intérieur de l'église Saint-Pierre, où furent inhumés les officiers et gentilshommes tués dans cette bataille.

Chapelle de l'hôtel-Dieu.

La chapelle de l'hôtel-Dieu, détruite en partie par un incendie en 1550, tomba entièrement, faute de réparations, le 23 juin 1562 ; Catherine de Médicis avait offert, dès 1560, à prendre dans la forêt de Crotais, les pièces de bois nécessaires à la charpente et à la toiture ; la situation financière de la maison-Dieu n'avait pas permis de faire usage de cette donation. Mais la destruction totale de 1562 détermina la reconstruction de cette chapelle. Sébastien Jouvelin, maître maçon, natif de Dreux, l'entreprit ; le duc d'Alençon et Henri III fournirent les bois de charpente ; néanmoins, soit pénurie, soit causes politiques, qui en ces temps agitaient si fort les esprits, il ne paraît pas que cette chapelle ait été terminée, telle qu'on la voit aujourd'hui, avant 1595.

Le duc d'Alençon, mécontent de n'avoir pas obtenu la charge de lieutenant général des armées du roi Henri III, son frère, vint à Dreux dans l'espoir d'entraîner dans son parti ses vassaux et les habitants de la ville : après huit jours de vaines tentatives, il se retira emmenant avec lui quatre canons, quelques couleuvrines appartenant à la ville et tout ce qu'il y trouva de munitions de guerre.

Il avait fait faire les belles caves, sous la côte, situées à un endroit appelé *la Banvolle* ; des murs de soutènement de la plate-forme jusqu'à Saint-Nicolas-des-Salles et quelques autres travaux aux portes du château.

1584 — 1585.

Retour à la couronne.

HENRI III.

Le duc d'Alençon mourut à Château-Thierry, en 1584, et le comté de Dreux retourna encore à la couronne sous le règne de Henri III.

1585 — 1586.

PHILIPPE HURAUT DE CHIVERNY

et plusieurs autres engagistes.

Ce roi érigea Dreux en élection générale, composée de quatre-vingt-huit paroisses, démembrées des élections de Chartres et de Montfort-l'Amaury, et peut-être eut-il fait davantage si les malheurs de son règne ne l'avaient forcé de vendre, en 1585, le comté de Dreux à titre d'engagement à *Philippe Hurault de Chiverny*, chancelier de France, et aux seigneurs de Villequier, de Bellièvre, Le Camus, Marcel, Miron et Parent, se réservant toutefois le droit de nomination aux offices du bailliage et des eaux et forêts et autres charges et droits.

1586 — 1594.

FRANÇOIS D'O.

Mais dès l'année suivante (1586), *François d'O*, seigneur de Maillebois et de Fresne, maître de la garde-robe de Henri III, premier gentilhomme de sa chambre et chevalier de ses ordres, surintendant des finances, gouverneur de Paris et de l'île de France, s'étant mis aux droits des seigneurs Hurault de Chiverny et autres précédents adjudicataires, se rendit lui-même adjudicataire par engagement, le 30 octobre 1587, du surplus de ce domaine, et prit le titre de comte de Dreux.

La ville de Dreux, comme plusieurs autres villes du royaume, entrée dans la Ligue sous le règne de Henri III, après la mort du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, son frère, fils du grand capitaine couronné par la victoire vingt-huit ans auparavant aux portes de Dreux, et massacrés

tous deux aux états de Blois, crut devoir suivre le parti du duc de Mayenne, lorsque Henri IV parvint à la couronne.

Cinquième siège de Dreux.

Ce prince, pensant que, pour le bien de ses affaires, il devait se rendre maître de Dreux, leva le siège de Meulan et vint camper le dernier jour de février (1590) devant cette place. De Falandre (1) y commandait pour la Ligue et avait avec lui une garnison de cinq cents fantassins et deux cents cavaliers. Il y eut d'abord une attaque fort vive dans les faubourgs, qui furent enfin emportés par les troupes du roi et leurs habitants obligés de se renfermer dans leurs murailles.

Le samedi 3 mars, vers midi, l'attaque commença; les troupes du roi furent reçues vigoureusement par les assiégés, qui les obligèrent enfin de se retirer avec perte de 5 à 600 hommes. Pendant douze jours que dura le siège, les Druides se défendirent avec autant de courage que d'adresse et d'activité, rétablissant, sans cesser de combattre, leurs fortifications ébranlées, relevant leurs murs écroulés sous les coups de l'artillerie, et renversant dans les fossés ceux qui tentaient de monter à l'assaut. Henri IV, admirant une si belle résistance de la part d'une poignée d'hommes, voulut essayer de rallier à sa cause de tels braves. Il entama donc des négociations avec la ville, à laquelle il fit de généreuses propositions; mais, sur ces entrefaites, apprenant que Mayenne avait passé la Seine à Mantes pour venir au secours

(1) Avant le premier siège de Dreux par Henri IV, de Falandre, ligueur exalté et ennemi personnel de Henri IV, se porta au secours de Nogent-le-Roi, attaqué le 27 novembre 1589 par les royalistes, commandés par le maréchal de Biron, qui prit cette place et en confia la garde au sieur de Bethune (Sully), lequel faisait de là de fréquentes excursions du côté de Dreux, pour étudier, disent les chroniques locales, les moyens de prendre cette place.

De Falandre alla ensuite assiéger Conches, qui tenait pour le roi; il y fut tué en voulant la prendre par escalade le 17 octobre 1590.

de Dreux, et jugeant qu'il valait mieux aller à sa rencontre, que de l'attendre sous les murs d'une ville ennemie, il leva le siège, le 12, pour joindre Mayenne dans la plaine entre Saint-André et Ivry.

On sait quel fut le résultat de la bataille d'Ivry, livrée le 14 mars 1590, et comment Henri IV, vainqueur, passa l'Eure à Anet, poursuivit l'armée des Ligueurs, qu'il acheva de disperser et de détruire.

Les dégâts causés à la ville de Dreux par l'artillerie royale n'étaient pas des plus considérables. Les édifices endommagés étaient l'église Saint-Pierre, où quelques piliers du chœur avaient souffert, la chapelle des Apôtres, où l'on prétend qu'un boulet pénétra; la maison de Despaulx, gouverneur du château (1), et une muraille de son enceinte.

Cependant une partie des troupes royales bloquait le château de Fermaincourt, qui, vaillamment défendu par Pierre Châtel, bourgeois de Dreux, ne tomba qu'au bout de plusieurs mois de siège, en 1591, et fut rasé par ordre du roi.

Alors, disent les historiens de Dreux, voyant que probablement Henri ne les tiendrait pas quittes, les habitants de Dreux songèrent à augmenter leurs fortifications. En deux mois le cours de la Blaise fut détourné en partie, et son eau amenée dans le double fossé qui, auparavant toujours à sec, entourait la ville comme une ceinture. Des boulevards en terre furent construits aux trois portes, Chartraine, Parisis et d'Orisson; on établit une casemate à la Porte-Neuve, qui fut fermée, et l'on boucha les portes des rues d'Illiers, de la Bonde et du Petit-Pont. De son côté, le duc de Mayenne envoya un renfort de troupes à Dreux, d'où le délai prolongé et l'incertitude du retour de l'armée royale les fit éloigner.

(1) Despaulx, officier aussi brave qu'incorruptible, surpris la nuit par des royalistes qui voulaient livrer le château à Henri IV avant le siège, tomba percé de vingt-deux coups d'épée. — En cette même maison naquit, le 7 septembre 1726, le célèbre compositeur de musique et fameux joueur d'échecs *Danican Philidor*, qui mourut à Londres en 1795.

Sixième et dernier siège de Dreux.

Néanmoins, trois ans s'étaient à peine écoulés que, le 7 juin 1593, Henri IV parut de nouveau sous les murs de la cité, qui n'avait alors d'autres moyens de défense que la valeur de ses habitants, commandés par les sieurs de Bellefond, Joconde et Senally. La ville, investie de trois côtés par les troupes royales et vingt canons pointés contre les murs et les portes Chartraine, Neuve et Parisis, ne fut prise qu'au bout de onze jours de siège. Les habitants se retirèrent au château, protégés dans leur retraite par l'incendie des bâtiments des rues Chartraine et Parisis, où des brèches favorisaient l'invasion des troupes royales; le feu dévora les deux tiers des habitations, et la ville fut livrée au pillage.

Le lendemain, Biron, se frayant un passage à travers tant de décombres et de ruines, se rendit maître du ravelin de la porte d'Orisson, du bourg clos, où s'étaient réfugiés les paysans avec leurs bestiaux, poursuivit sous le chemin couvert les assiégés fuyant au château, franchit derrière eux le pont-levis placé sous la chapelle de Saint-Nicolas-des-Salles; mais, reçu à coups d'arquebuse, il fut forcé de rétrograder, et la herse, en tombant, mit une barrière infranchissable entre assiégeants et assiégés.

Henri eût été, pour la seconde fois, obligé de lever le siège de Dreux si Sully n'avait eu l'idée d'attaquer par la mine la Tour-Grise, seul endroit par où la place n'était pas entièrement inexpugnable. Quatre mineurs *anglais et écossais*, secondés de trente-six pionniers, furent mis à l'œuvre. Après six jours d'un travail persistant sous les coups d'une défense opiniâtre, la tour, ébranlée dans ses fondements, s'entr'ouvrit, se sépara, s'affaissa par moitié, écrasant sous ses ruines hommes, femmes et enfants; l'autre moitié demeurée debout, portait encore sur ses planchers le reste des assiégés que l'artillerie royale mitraillait à coup sûr.

Le roi, ému de compassion, fit cesser le feu, et envoyer chercher ces malheureux, à chacun desquels il fit distribuer un petit écu.

Restait la forteresse, mais dépourvue de vivres; la catastrophe de la Tour-Grise, vue du donjon, avait consterné et découragé la plupart des assiégés : Talmontier, lieutenant, qui commandait en l'absence du sieur de Vieux-Pont, gouverneur de Dreux, jugeant la résistance désormais inutile, se détermina, le 8 juillet, à implorer la clémence de Henri, qui pardonna à tout le monde, à l'exclusion de six ou sept mutins qui l'avaient insulté. Par ses ordres, ils furent pendus sur la place, où, depuis, avec les débris des châteaux de la Robertière, de Fermaincourt et de la Tour-Grise abattue, ainsi que les courtines et partie des tourillons de la place d'armes, fut bâti, en 1614, le couvent des Capucins.

Le marquis d'O fut confirmé, par Henri IV, dans la jouissance du comté de Dreux, malgré les prétentions de Sully, *qui pensait*, dit-il dans ses Mémoires, *y avoir quelque droit pour le service d'avoir fait sauter la Tour-Grise.*

Le comte de Dreux entreprit de grands travaux dans l'intérêt de la ville, entre autres, la canalisation de la rivière à partir du moulin de l'Écluse jusqu'à Fermaincourt, projet qu'avait déjà exécuté en partie le comte Alain en 1506 : son plan était de faire canaliser la commune jusqu'au pied du grenier à sel, afin d'y faire remonter les bateaux venant de l'Eure. Sa mort, arrivée en octobre 1594, interrompit ces utiles travaux.

1594 — 1609.

Retour à la couronne.

HENRI IV.

Sa veuve, Charlotte-Catherine de Villequier, ne pouvant avec les revenus du domaine faire face aux dettes résultant

des prodigalités excessives de son mari, se désista de l'engagement du comté de Dreux.

1609 — 1611.

PIERRE LEVASSOR, ENGAGISTE.

Henri IV l'accorda en 1609 à Pierre Levassor, moyennant vingt années de jouissance et certaines autres conditions, et à la fin de cette période ce domaine devait retourner au roi, franc et quitte de toutes dettes.

VI.

Maison de Bourbon-Soissons. — 1611-1707.

1611 — 1612.

CHARLES, COMTE DE SOISSONS.

Ce traité fut rompu, deux ans après, par l'entremise de Marie de Médicis, qui gratifia de ce comté, aux conditions posées en 1585, *Charles de Bourbon, comte de Soissons*, pair et grand maître de France, fils de Louis 1^{er}, prince de Condé et de Françoise d'Orléans.

1612 — 1641.

LOUIS, COMTE DE SOISSONS.

Charles de Soissons mourut l'année suivante (1612), laissant de son mariage avec Anne, comtesse de Montafié (dame de Bonnestable et de Lucé, mariée le 28 décembre 1601), *Louis, comte de Soissons* et de Clermont, qui lui succéda comme engagiste au comté de Dreux.

Conformément aux intentions qu'avait manifestées Charles de Soissons, sa veuve Anne de Montafié et son fils Louis secondèrent l'établissement du couvent des Capucins commencé en 1614; la première pierre de leur église fut posée en 1616 et cet édifice achevé en 1619 (1).

(1) Le personnel de ce couvent fut dispersé en 1789, et les bâtiments

Le comte Louis s'était joint, ainsi que sa mère, avec les ducs de Nemours, de Vendôme et autres principaux seigneurs, au parti de Marie de Médicis, contre le duc de Luyne, favori du roi. Dreux faillit, à cette occasion, être en proie aux horreurs d'un nouveau siège. Jean de Sabrevois, chevalier, seigneur d'Écluzelles, gouverneur de la ville et du château, s'y était renfermé avec de Vinay, lieutenant des gardes du comte de Soissons, et une faible garnison. Bassompierre, venant de Nogent-le-Roi et se dirigeant sur Dreux avec sa troupe, avait fait saisir en passant la dame d'Écluzelles et ses enfants, qu'il menaçait de cruelles représailles en cas de résistance de la part des Druides.

Le 25 juillet 1620, le maréchal arriva, vers deux heures du matin, sous les murs de Dreux; la place était déjà investie par ses troupes; la ville, effrayée d'un tel déploiement de forces, lui ouvrit ses portes sans coup férir; les bourgeois le reçurent à la porte Chartraine aux acclamations de *Vive le Roi!* A cette vue, l'artillerie du château demeura muette : « Car la pitié que d'Écluzelles eut de sa femme et
« de ses biens, dit Bassompierre dans ses Mémoires, le peu
« de préparatifs que Vinay vit avoir dans le château pour
« soutenir un siège, leur fit tomber les armes des mains;
« de sorte que Vinay fit faire une chamade, et me demanda
« sûreté pour me venir trouver, et il me remit la place entre
« les mains, où j'établis le capitaine Saint-Quentin, du régiment de Picardie, gardant le respect convenable aux
« meubles et aux munitions qui étaient à M. le comte. »

Le comte de Soissons, vainqueur à la bataille de la Marfée, livrée le 6 juillet 1641, contre les troupes royales, y fut néanmoins tué *sans qu'on ait jamais bien su par qui, ni comment*, dit le président Hénault. Trois ans après (en 1644), mourut sa mère, la comtesse Anne de Montafié.

vendus en 1790, furent démolis et remplacés par des constructions modernes séparées par une nouvelle rue.

1641 — 1692.

MARIE DE BOURBON-SOISSONS, PRINCESSE DE CARIGNAN.

Comme ce comte ne laissait point d'héritiers légitimes, ne s'étant pas marié, le comté de Dreux passa après lui, *par indivis*, et toujours à titre d'engagement, à sa sœur *Marie de Bourbon-Soissons*, mariée, en 1625, à *Thomas-François de Savoie, souche des princes de Carignan*, décédé le 22 janvier 1656 ; et à sa nièce *Marie, fille de Henri II d'Orléans, duc de Longueville*, et de Louise de Bourbon-Soissons (1) (2) (3).

(1) Le 28 juin 1650, tombait victime d'une épidémie, qui désolait alors la ville de Dreux, un de ses plus nobles et plus généreux enfants ; né en 1609, *Jean Rotrou* n'avait pas encore vingt-ans quand son talent poétique pour le genre dramatique se révéla. Parmi le grand nombre de pièces qu'il composa pour le Théâtre-Français, sa tragédie de *Venceslas* est demeurée comme son chef-d'œuvre ; « Voltaire, juge si délicat, quand la passion ne l'aveugle pas, accorde du génie à Rotrou, il l'appelle le fondateur du théâtre français et le maître de Corneille, qui se plaisait à l'appeler *son père*. » Un autre genre de gloire lui était encore réservé, celui du sacrifice de soi-même au devoir. *Lieutenant civil et criminel au bailliage de sa ville natale, assesseur criminel et examinateur du comté de Dreux*, la nouvelle de la maladie pestilentielle qui décime ses concitoyens l'arrache aux plaisirs de Paris, aux vives instances et, pour ainsi dire, aux étreintes d'un frère qui craint pour ses jours ; il accourt à Dreux ; bientôt il succombe victime de son loyal dévouement ; mais sa mémoire demeure chère à ses concitoyens : une statue érigée par eux, en son honneur, sur une des places publiques de la ville, est un hommage décerné à la fois et au mérite littéraire du poète et aux vertus civiques du magistrat.

De son mariage avec Élisabeth Lecamus, Rotrou laissa deux filles qui toutes deux se firent religieuses, l'une à Pont-de-l'Arche, l'autre à Chartres, et un fils qui fut curé de Chêne-Chenu, au diocèse de Chartres.

(2) En 1651, Louis de Caillebot, marquis de la Salle, alors sous-lieutenant des gendarmes du roi et, l'année suivante, lieutenant général de ses armées, soupçonnant que Dreux devait être du parti de la Fronde, se présenta sous ses murs à la tête de neuf cents fantassins et de deux cents cavaliers, pour s'en emparer au nom de la reine Anne d'Autriche.

Trouvant la ville fermée et bien gardée, il pointa successivement contre

La princesse de Carignan avait pris part à la révolte des princes coalisés contre Richelieu et avait été mise à la Bastille; à sa sortie de prison, elle apprit la mort d'Anne de Montafié, sa mère, et l'arrêt qui l'envoyait en exil à Dreux. Les appartements du château, depuis longtemps inoccupés par les comtes, étaient dans un tel état de délabrement, que cette princesse se logea dans une grande maison située rue au Lait (aujourd'hui rue Rotrou), « laquelle rue, ajoute le chroniqueur Donnant, se fermait par les deux issues. » Quelques années après, elle rentra en grâce, fut rappelée à la cour et mourut le 3 juin 1692.

1692 — 1707.

MARIE D'ORLÉANS-~~LONGUEVILLE~~, DUCHESSE DE NEMOURS.

Marie d'Orléans-Longueville, sa nièce, entra dès lors dans la jouissance entière, comme engagiste, du comté de Dreux. Elle avait épousé, le 22 mai 1657, *Henri de Savoie, deuxième du nom, duc de Nemours*, qui mourut le 11 mai 1659. Cette vertueuse princesse, fuyant, dit madame de Motteville (*Mémoires*), les orages de la cour, se retira à Coulommiers, dans le château bâti par Catherine de Gonzague-Clèves, duchesse douairière de Longueville. Elle réunit sur sa tête tous les biens de sa maison, fut reconnue, en 1694, souveraine de

les portes Saint-Denis et Saint-Thibault la seule pièce d'artillerie qu'il possédait; mais, intimidé par les menaces des habitants d'égorger sous ses yeux, s'il ne se retirait, sa mère, domiciliée à Dreux, dans la Grande-Rue, il leva le siège, et cette tentative est la dernière des attaques à main armée que Dreux ait eu à soutenir.

(3) En 1653, Henri II d'Orléans, duc de Longueville, posa sur le lieu même où *sainte Ève* avait reçu la couronne du martyr en 1278, la première pierre d'une chapelle commémorative en son honneur, qui fut bénite en 1659, vendue en 1796, puis rasée. Une croix a été érigée en 1863, sur l'emplacement de cette chapelle (Voir *Notice sur sainte Ève*, par M. Vivier, vicaire de Dreux, 1863.)

Neufchâtel, en Suisse, et mourut le 16 juin 1707, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Elle a laissé des *Mémoires* écrits avec fidélité : elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire (Feller).

VII.

Maison de Bourbon-Vendôme. — 1707-1718.

1707 — 1712.

LOUIS-JOSEPH, DUC DE VENDÔME.

La duchesse de Nemours n'ayant pas laissé de postérité, le comté de Dreux fut acquis, en 1707, à titre d'engagement par *Louis-Joseph, duc de Vendôme*, de Mercœur et d'Étampes, prince d'Anet et de Martigues, pair et général des galères de France, commandeur des trois ordres du roi, gouverneur pour Sa Majesté en Provence, ci-devant vice-roi et capitaine général en Catalogne, général des armées de Sa Majesté en Flandres, conseiller au conseil suprême d'État et de guerre de Sa Majesté Catholique, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, etc.

Par sa valeur guerrière, qui en fit un des plus grands capitaines des temps modernes, sa libéralité, qu'il poussait jusqu'à la prodigalité, son généreux désintéressement, qui allait jusqu'à l'incurie de ses affaires personnelles, ce prince s'était promptement concilié l'estime et l'affection de ses nouveaux vassaux. Son union, en 1710, avec M^{lle} d'Enghien, Marie-Anne de Bourbon-Condé, fille de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, fils du grand Condé et d'Anne, palatine de Bavière, avait fait concevoir de flatteuses espérances, que sa mort, à Vinaros en Espagne, en 1712, fit tout à coup changer en deuil : pleuré à Dreux, il reçut à l'Escorial les honneurs de royales funérailles dues à ses qualités et à ses services (1).

(1) A la requête adressée par le duc de Vendôme, alors prince d'Anet seulement, au corps de ville de Dreux, les religieuses bénédictines de l'Adoration perpétuelle du saint Sacrement, établies à Anet dès 1640, et pré-

1712 — 1718.

MARIE-ANNE DE BOURBON-CONDÉ, DUCHESSE DE VENDÔME.

Sa veuve, la duchesse de Vendôme, jouit, par donation de son mari, du comté de Dreux, réuni à la principauté d'Anet jusqu'au mois d'avril 1718, où elle décéda sans postérité.

cédemment à Ivry-la-Bataille, transférèrent, en 1696, leur communauté dans la rue et près de la porte Paris à Dreux; cette communauté y subsista jusqu'en 1793. (*Vie de la mère Catherine de Bar*; Paris, 1775, p. 463-64.)

VIII.

Maison de Bourbon-Condé. — 1718-1775.

1718 — 1723.

ANNE, PALATINE DE BAVIÈRE, PRINCESSE DE CONDÉ.

Madame la princesse de Condé, sa mère, lui succéda dans la jouissance des domaines de Dreux, d'Anet, etc. Au mois d'août de la même année, elle vint à Anet, où elle trouva tous les corps de la ville de Dreux qui lui offrirent leurs hommages et furent accueillis avec une gracieuse bienveillance. Néanmoins elle ne put que deux ans après (août 1720) se rendre à leurs vœux et prendre possession de son comté de Dreux. Elle y fut reçue aux acclamations d'un enthousiasme général, complimentée à la porte Saint-Jean par le gouverneur du château et de la ville, M. d'Écluzelles ; à l'entrée de la rue Parisis par le maire et les officiers du bailliage ; à l'église Saint-Pierre par le curé ; à la collégiale de Saint-Étienne par le chapitre, qui lui fit l'hommage de l'aumusse et de la première stalle ; elle accepta ensuite quelques rafraîchissements chez M. Philidor, officier vétérân de la musique du roi, père du célèbre joueur d'échecs, et auquel elle continua la jouissance de son logement dans l'enceinte du château, et reprit le chemin d'Anet après avoir laissé partout des marques de sa munificence et de sa gratitude.

1723 — 1732.

SUCCESSION INDIVISE.

Six mois après (23 février 1723) s'ouvrait sa succession ; tous ses biens demeurèrent indivis entre ses enfants et petits-

enfants, tant de la ligne de Condé que de celle de Conty, jusqu'au mois de décembre 1732.

1732 — 1753.

ANNE - LOUISE - BÉNÉDICTE DE BOURBON-CONDÉ, DUCHESSE DU MAINE.

En vertu du partage fait à cette époque, la principauté d'Anet, ensemble les engagements du comté de Dreux et la châellenie de Sorel, échurent à *Anne-Louise-Bénédicté de Bourbon-Condé*, sœur de la duchesse de Vendôme, née le 8 novembre 1676, et mariée le 19 mars 1692 avec Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, *duc du Maine* et d'Aumale, comte d'Eu, pair et grand maître de l'artillerie de France, lieutenant général des Suisses et Grisons, et gouverneur du Languedoc.

Le 23 septembre 1733, les habitants de Dreux firent à la duchesse du Maine une réception encore plus solennelle et plus brillante que celle qui avait été faite à la princesse de Condé, sa mère; la réputation de la nouvelle comtesse l'avait précédée et était connue : aussi la musique, la poésie rivalisèrent-elles pour fêter son entrée en possession. La princesse, arrivée à Dreux à quatre heures du soir, y passa la nuit et visita le lendemain l'hôtel-Dieu, les établissements religieux, l'hôtel de ville, où elle accepta une collation, et repartit pour Anet après avoir subjugué tous les cœurs par son esprit et sa gracieuse bonté.

Le 14 mai 1736 elle perdit, à Sceaux, son mari, le duc du Maine; le 19 août 1743, sa fille, Louise-Françoise de Bourbon, qui fut inhumée dans le chœur de l'église d'Anet; et elle-même descendit dans la tombe le 23 février 1753, laissant la principauté d'Anet et le comté de Dreux à son fils aîné, *Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes*.

1755 — 1755.

LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON, PRINCE DE DOMBES.

Ce dernier étant mort à Fontainebleau, le 1^{er} octobre 1755, son héritage passa à son frère *Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu*.

1755 — 1775.

LOUIS-CHARLES DE BOURBON, COMTE D'EU.

Ce prince fit construire en 1756, au milieu de la forêt de Dreux, le rendez-vous de chasse appelé le Pavillon du Quarré, et, par le contrat d'échange qu'il fit avec le roi Louis XV, le 19 mars 1762, de la souveraineté de Dombes, il reçut en contre-échange le comté de Gisors et *la pleine propriété* du comté de Dreux (dont il n'avait joui jusqu'alors qu'à titre d'engagiste, comme ses prédécesseurs), la châtellenie de Sorel et les baronnies d'Ivry et de Garennes, qui furent réunies à la principauté d'Anet.

Onze ans après (14 septembre 1773) ce prince revendit au roi, avec réserve de l'usufruit, Dreux, Anet et tous ses autres biens disponibles, à condition d'acquitter diverses charges et rentes. Par son testament du 23 septembre de la même année, il institua le duc de Penthievre, son cousin germain, son seul héritier, son légataire universel et son exécuteur testamentaire. Il mourut le 13 juillet 1775.

1775.

LOUIS XVI

Louis XVI considérant qu'outre la somme de 12,000,000 de prix principal stipulée au contrat de 1773, il devait encore

une soulte de l'échange de 1762, et d'autres sommes considérables au duc de Penthièvre, héritier du comte d'Eu, prit le parti de rétrocéder à ce prince le marché fait par le roi son grand-père et prédécesseur avec le comte d'Eu. Le duc de Penthièvre accepta cette proposition, et le contrat de cette rétrocession fut signé par le roi le 28 août 1775.

IX.

Maison de Bourbon-Penthièvre. — 1775-1793.

1775 — 1793.

LOUIS-JEAN-MARIE DE BOURBON, DUC DE PENTHIÈVRE.

Louis-Jean Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, né à Rambouillet le 16 novembre 1725, du mariage de Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, et de Marie-Victoire-Sophie de Noailles, marié le 29 décembre 1744 avec Marie-Thérèse-Félicité d'Est, princesse de Modène, dont il demeura veuf le 30 avril 1754, vint le mardi, 10 septembre 1775, prendre possession de son comté de Dreux et de sa stalle de chanoine de l'église collégiale de Saint-Étienne. Le 28 du même mois il visita les établissements publics de la ville, accompagné de la princesse de Lamballe, sa belle-fille, dont le nom rappelle si douloureusement l'une des plus nobles victimes des massacres de septembre (1).

Propriétaire, depuis dix-huit ans, du domaine de Crécy-Couvé, M. de Penthièvre n'était point inconnu à Dreux; la réputation de ses douces et aimables vertus, de sa générosité pleine de délicatesse l'y avait précédé : aussi y fut-il reçu avec tous les témoignages du respect, de l'affection et de la joie la plus vive. Les relations qui s'établirent alors entre les habitants de Dreux et leur nouveau comte devinrent encore plus étroites lorsqu'ils le virent choisir l'église de la collégiale de Saint-Étienne pour lieu de sépulture de sa famille. Le 25 novembre 1783, ces restes, si chers au cœur de ce

(1) Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, née à Turin le 8 septembre 1749, mariée le 31 janvier 1767 avec Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, décédé à Lucienne le 6 mai 1768, fut massacrée à la prison de la Force à Paris le 3 septembre 1792.

vertueux prince, furent transférés des caveaux de l'église de Rambouillet, dont il venait de céder le domaine à Louis XVI, dans celui qu'il avait fait préparer au pied du grand autel de la royale basilique ; et, moins de dix ans après (6 mars 1793) la dépouille mortelle de ce prince vénéré, décédé le 4 mars en son château de Bizy, près Vernon (Eure), était inhumée presque clandestinement à la place qu'il s'était réservée entre le cercueil de la comtesse de Toulouse, sa mère, et celui de la duchesse de Modène, son épouse (1).

« Au milieu même de la tempête révolutionnaire dont elle était agitée, la France entière se montra sensible à la perte de M. de Penthièvre. Les journaux les plus ardents pour la révolution firent de ce prince de magnifiques éloges ; il s'éleva un concert unanime de regrets et de louanges, tant une vertu manifeste et constante conserve de droits sur l'esprit des hommes même égarés. » (L'abbé P. Th. Lambert, *Mémoires de famille.*)

(1) Le procès-verbal du 25 novembre 1783 indique l'ordre dans lequel les corps étaient placés dans ce caveau.

Du côté de l'Épître :

Le comte de Toulouse, décédé en 1737, âgé de cinquante-neuf ans et demi.
La comtesse de Toulouse, — 1766, — soixante-dix-huit ans, cinq mois.

Le duc de Penthièvre, — 1793, — soixante-huit ans trois mois.

Du côté de l'Évangile :

La duchesse de Penthièvre, décédée en 1754, âgée de vingt-huit ans dix mois.

Le prince de Lamballe, — 1768, — vingt ans huit mois.
N. (réservé pour la princesse de Lamballe).

Au milieu, au bas du maître-autel.

Le duc de Châteaullain, décédé en 1755, âgé de six ans et demi.

Le duc de Rambouillet, — 1761, — quatre ans.

Le comte de Guingamp, — 1752, — vingt et un mois.

Louise Marie de Bourbon, — 1754, — un jour.

Marie-Louise de Bourbon, — 1763, — deux ans.

X.

Période révolutionnaire. — Empire. — 1793-1814.

1793 — 1814.

L'unique et infortunée fille du duc de Penthièvre (1), restée, après la mort de son père, au château de Bizy, sous l'égide de ses vertus et du dévouement à sa personne dont, malgré les dangers de l'époque, les habitants de Vernon lui donnaient des preuves multipliées, fut, en vertu du décret du 6 octobre contre la maison de Bourbon (2), arrachée à leur affection, jetée dans les prisons du Luxembourg, dépouillée de son riche héritage confisqué, et, quelques années plus tard, forcée de s'expatrier.

Quelques semaines après (29 novembre 1793), la ville de Dreux vit avec stupeur une odieuse profanation, de laquelle le respect et la vénération que les vertus de M. de Penthièvre lui avaient conciliés pendant sa vie auraient dû préserver sa tombe. Le caveau qui contenait ces nobles dépouilles était à peine refermé, que la fureur démagogique se rua sur les tombeaux et sur le sanctuaire qui les abritait; l'antique collégiale fut envahie et dévastée, les autels renversés, les statues brisées, les sépultures violées, les cœurs et les cadavres arrachés de leurs cercueils, jetés pêle-mêle dans une fosse creusée dans le cimetière des chanoines con-

(1) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, née le 13 mars 1753, mariée le 5 avril 1769 avec Louis-Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres, dont elle devint veuve le 6 novembre 1793.

(2) Un premier décret du 8 avril 1793 avait ordonné son arrestation; toute la ville de Vernon avait réclamé et s'était portée garant de la personne de cette princesse; un nouveau décret du 4 octobre ordonna le séquestre de la totalité de ses domaines.

tigu à l'église, et, peu après, surchargée de décombres (1) qui auraient fait oublier à jamais les restes profanés du dernier des comtes de Dreux et de sa famille, si le dévouement de l'un de ses anciens serviteurs, du courageux *Lefebvre*, ne l'eût porté à braver la mort même, pour débayer ce terrain (2) et marquer d'une croix de bois la place où gisaient ces nobles restes déshonorés.

La fureur révolutionnaire n'était pas assouvie : après s'être attaquée aux morts, elle s'attaqua aux monuments, et l'église Saint-Pierre ainsi que le délicieux beffroi de l'hôtel de ville échappèrent comme par miracle à ce délire frémissant. La vieille basilique de Saint-Étienne fut en 1798 vendue à démolir, cinq mille livres en assignats ; le donjon et tout ce qui composait l'enceinte du vieux château, également aliéné, tandis que depuis un an (1797) sa légitime propriétaire, violemment dépossédée, errait tristement en exil sur la terre étrangère.

1814.

La tempête cessa enfin ; un temps plus calme (1814) permit à l'auguste princesse d'aborder la terre de France. Une des premières pensées de sa piété filiale fut de rechercher les restes de son vertueux père et des autres membres de sa famille et de leur donner une sépulture convenable. Le lieu où ils reposaient offrait encore l'aspect de la désolation.

Les portes et pont-levis étaient restés debout, mais empreints des injures du temps et plus encore de celles des

(1) Ces décombres provenaient de la démolition, en 1794, de la tour du donjon (*Journal de Lefebvre*, concierge de la chapelle de Dreux et, avant 1793, concierge de la porte de Charles le Mauvais, au château d'Anet).

(2) Ce travail dura près de seize nuits ; Lefebvre, aidé d'un nommé Cholet, employé au télégraphe édifié sur les ruines du donjon, ne pouvait y travailler que trois ou quatre heures de nuit, de peur d'éveiller les soupçons du commissaire du Directoire ou de ses agents.

nouveaux Vandales : tours, murailles, donjon, en grande partie démantelés, découronnés, ébréchés, ruinés, attestaient cependant encore l'importance de l'ancienne forteresse; le sol de son enceinte avait été envahi par la culture, là où l'absence des anciennes constructions l'avait permis; puis des pierres, des chapiteaux épars, à moitié enfouis sous les ronces et les épines : çà et là gisaient des restes de l'ancienne église collégiale de Saint-Étienne, dont le portail méridional seul était encore debout; sa gracieuse arcade romane subsistait tristement au milieu de ces vestiges; l'élégante ornementation de son archivolt et de ses voussures formait un étrange contraste avec la nudité et la sauvagerie des débris environnants.

Parmi ces ruines confuses, on remarquait une pierre tumulaire, substituée à la modeste croix de bois et sur laquelle on lisait :

CI-GIT LA NOBLE FAMILLE DE TOULOUSE.

XI.

Chapelle érigée par madame la duchesse douairière d'Orléans. — 1816-1822.

1816 — 1822.

Au mois d'avril 1816, ce terrain fut racheté, et, le 19 septembre suivant, l'auguste descendante des comtes de Toulouse, accompagnée de son fils, le duc d'Orléans, posa la première pierre d'une chapelle destinée à la sépulture de sa famille (1). Le plan de cette chapelle, tracé par *M. Cramail*, architecte, et exécuté par *M. Lamésange*, maître maçon de Dreux, était une coupole suspendue sur quatre arcades à plein ceintre supportées par autant de pilastres, et de constructions en saillie au dehors, de manière à former la croix grecque. Du centre de cette voûte hémisphérique décorée de caissons sculptés, une ouverture circulaire laissait pénétrer le jour dans l'édifice (2).

Un péristyle à quatre colonnes, surmontées d'un fronton dorique, précédait la porte d'entrée, en face de laquelle, à l'intérieur, et sur le lieu même où, après leur exhumation, avaient été enfouis les restes du duc de Penthièvre et de sa famille, était érigé le maître autel en albâtre oriental encadré de marbre de Carrare, ainsi que les deux autels latéraux : au-dessus du maître autel était un tableau peint par *Afflard*, en 1819, représentant saint Louis sur son lit de mort. Sur l'autel latéral, à droite, était un tableau de *Heim* (1823), et dans le tympan un bas-relief rappelant deux épisodes de la vie de sainte Adélaïde. L'autel latéral gauche

(1) La vénérable douairière ne vit pas achever l'œuvre de sa piété filiale; elle décéda le 23 juin 1821, et ses funérailles eurent lieu le 3 juillet suivant.

(2) Le diamètre de la coupole est de 13^m 20, celui de l'ouverture circulaire terminée par un vitrail peint de forme conique, est de 6^m 20, et son élévation à partir du sol jusqu'au sommet est de 24 mètres.

était consacré à saint Arnoult; le tableau et le bas-relief retraçaient deux traits de la vie du saint évêque de Metz; un troisième bas-relief au-dessus de la porte d'entrée représentait saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes (1).

Le 28 juillet 1821, en présence du duc d'Orléans, du clergé et des autorités de la ville, les restes confondus de la famille de Toulouse furent placés dans le nouveau caveau qui leur était préparé (2), et le 27 juin 1822, en présence du même prince et de la duchesse de Berry, sa nièce, l'évêque de Chartres, monseigneur de Latil, fit la bénédiction solennelle de la nouvelle chapelle, dans laquelle, le 3 juillet suivant, eut lieu le premier service anniversaire pour la duchesse douairière d'Orléans; le duc d'Orléans accompagné de la princesse Marie-Amélie, son épouse, et de madame Adélaïde, sa sœur, y assistèrent, et ce service fut célébré par monseigneur de La Farre, archevêque de Sens.

(1) Ces tableaux sont aujourd'hui (1864) conservés à la sacristie des aumôniers; les bas-reliefs et les quatre évangélistes sculptés dans les pendentifs de la coupole étaient dus au ciseau de Milhomme, grand prix en 1801; ces bas-reliefs ont disparu par suite des agrandissements de cette chapelle; les évangélistes seuls subsistent.

(2) Dès 1818, une jeune enfant à peine âgée de deux ans, M^{lle} de Montpensier, était descendue dans ces caveaux; et dix ans après, en 1828, le jeune duc de Penthièvre, moissonné dans sa huitième année, avait pris place à côté de sa jeune sœur.

XII.

**Chapelle actuelle, augmentée par le roi Louis-Philippe. —
1839-1848.**

1859 — 1848.

A l'avènement du duc d'Orléans au trône, en 1830, on put penser que la nouvelle dynastie irait demander son dernier asile à la vieille basilique de Saint-Denis, auprès des tombeaux vides mais relevés de Louis XIV, de Henri IV et de saint Louis.

Il n'en fut pas ainsi : le nouveau roi manifesta l'intention d'aller reposer, après sa mort, dans les caveaux de la chapelle de Dreux. La ville apprit avec fierté la détermination royale : une funèbre, mais éclatante illustration allait s'ajouter aux illustrations passées de l'antique cité des Druides, dont l'individualité s'était effacée comme celle de tant d'autres villes de province, à la fin du siècle dernier.

La chapelle de la Duchesse douairière dut dès lors subir une transformation complète : ses proportions trop petites, ses dimensions trop étroites durent être agrandies ; la nudité de son style, la pauvreté de ses formes, remplacées par une ornementation sage, noble, grave et sévère.

Au point de vue et dans l'intérêt de l'art, il eut paru convenable de faire disparaître l'ancienne chapelle ; mais par des motifs qu'on est forcé de respecter, le roi Louis-Philippe voulut conserver le monument de sa mère.

Il fut donc question de grouper, autour de la coupole, de nouvelles constructions. Pour ce travail, on adopta le style ogival qui, depuis quelques années, avait repris faveur. Le monarque voulut que sa royale chapelle portât l'empreinte

de ce retour à un genre d'architecture qui semble plus en rapport avec les aspirations de la foi et du culte chrétien. Mais ce choix offrait de grandes difficultés. Dans les deux derniers siècles, l'unité du style ogival de nos magnifiques cathédrales avait été stupidement rompue par l'introduction du style grec, devenu, lui, aussi, réactionnaire, et qui prétendait détrôner à tout jamais le style gothique qu'il osait flétrir du titre de *barbare*. Les chœurs, les chapelles de la plupart de ces vénérables basiliques furent modernés; des constructions, des portails grecs ou greco-romains étaient venus çà et là s'accoler audacieusement à l'ogive et en briser l'harmonie.

Ici, dans la chapelle de Dreux, n'y avait-il pas lieu de craindre que l'art gothique ne vînt à son tour, à titre de représailles sans doute, envahir l'art greco-romain et composer un tout disparate, dépourvu d'ensemble et d'harmonie?

Ces craintes, il faut l'avouer, se sont bien un peu réalisées aux yeux de l'archéologue : lorsqu'il considère l'édifice à l'extérieur, il voit avec peine le style ogival enserrer et presser, pour ainsi dire, dans ses flancs celui de la Renaissance, qu'il ne répudie pas, lui, du moins, et avec lequel il prétend, au contraire, pouvoir s'associer gracieusement, prétention qui semble heureusement justifiée par les habiles transitions et combinaisons de ces deux styles qu'offre l'intérieur de ce remarquable édifice.

1859.

OBSÈQUES DE LA PRINCESSE MARIE, DUCHESSE DE WURTEMBERG.

La nouvelle construction n'était pas commencée, et déjà un cercueil, orné des pompes de la mort, venu du fond de la Toscane, se présentait à la chapelle de Dreux; c'était tout

ce que l'Italie, impuissante à la guérir, nous avait rendu d'une royale artiste, confiée à son ciel.

La seconde fille du roi, la princesse Marie, venait de s'éteindre, le 2 janvier 1839, au sein de la solitude et des grandeurs passées de la vieille cité de Pise, l'ancienne rivale de Florence et sa devancière dans la carrière des arts et du génie.

La dépouille mortelle de la duchesse de Wurtemberg arrivait à Dreux le 30 janvier 1839 : père, mère, époux, frères désolés étaient là pour la recevoir. Dans cette funèbre entrevue, le duc d'Orléans se faisait remarquer par sa déchirante tristesse.

Après le service solennel, célébré par l'évêque de Chartres (monseigneur de Montals), les chants lugubres et saisissants, admirablement exécutés par Dupré et le bas-chœur de Saint-Roch, cessèrent... la princesse avait pris place dans l'un des caveaux de la chapelle, où un illustre mort devait bientôt la rejoindre et partager son éternel silence.

Deux mois après ces funérailles, on jeta les fondements des nouvelles constructions ; les travaux se poursuivaient depuis plus de trois ans, quand arriva la catastrophe du 13 juillet, qui enleva tout à coup à la France l'héritier présomptif de la couronne.

1842.

OBSÈQUES DU DUC D'ORLÉANS, PRINCE ROYAL.

Le 4 août 1842, vers quatre heures du soir, la dépouille mortelle du duc d'Orléans faisait son entrée dans Dreux : on n'oubliera jamais les tristes et magnifiques funérailles où toute la France en deuil avait envoyé ses représentants.

Après la présentation à l'église paroissiale de Saint-Pierre, on vit l'immense convoi gravir lentement la colline du château, entre deux haies de gardes nationaux, venus de plus de quarante lieues à la ronde, et pénétrer dans l'enceinte

de la chapelle. Au bas des degrés, un auguste vieillard était debout, le visage baigné de larmes; c'était le chef de la dynastie, qui venait, pour la seconde fois, mener le deuil de sa postérité, et dont la couronne de roi devenait plus pesante à mesure que se détachaient les fleurons de la couronne du père.

Lorsque le corps du prince eut été introduit dans la chapelle transformée en chapelle ardente, drapée de noir jusqu'à la frise et étincelante de lumières, et que le roi et ses quatre fils, pâles et brisés par la douleur, eurent pris place, l'évêque diocésain, entouré des prélats de Paris, de Meaux et d'Évreux, célébra une messe basse, pendant laquelle le *Dies iræ* et le *De profundis* jetèrent leurs admirables notes et leurs déchirantes harmonies. Les députations des différents corps de l'État avaient seules pu trouver place dans l'édifice, à la porte duquel se tenait une foule avide d'entrer et pourtant respectueuse.

L'absoute, les dernières prières, ces chants empreints d'une indicible tristesse, portèrent au comble l'émotion et l'attendrissement; des larmes s'échappèrent de bien des yeux.

A mesure que le cercueil du prince s'éloignait et descendait dans les caveaux, où une place lui était préparée à côté de celui de sa sœur bien-aimée, les chants funèbres s'éloignaient et descendaient avec lui; bientôt ce ne furent plus que des gémissements affaiblis... on ne savait s'ils venaient du ciel ou de la terre... quelques sons lointains se faisaient encore entendre.... puis bruit, chant, tout s'éteignit et expira.

Le roi et les princes avaient suivi le corps dans les caveaux : là, en présence de deux désastres, l'immense douleur de la perte qu'ils venaient de faire s'accrut encore de la douleur d'une perte moins récente. Le roi tint quelque temps embrassé le cercueil de son premier-né... puis appuyé sur les quatre fils qui lui restaient, il sortit de ces tristes lieux avec la pensée de venir un jour s'y reposer des fatigues et des inquiétudes de son règne.

EXTÉRIEUR DE LA NOUVELLE CHAPELLE.

Après les funérailles du prince royal, les travaux furent repris et poussés avec une nouvelle activité. Ces travaux sont aujourd'hui à peu près terminés, quant à l'œuvre principale; quelques détails d'ornementation sont restés interrompus par la révolution de février 1848.

Les quatre frontons appliqués à la coupole, et qui donnaient à la chapelle bâtie par la mère du roi la forme de la croix grecque, ont disparu : un portail ogival formé par le retrait de la porte principale en arrière de la masse du portique et surmonté d'un pignon, remplace l'ancien péristyle d'ordre dorique; à droite et à gauche de ce portail, les angles rentrants des bras de la croix ont été fermés par des constructions qui, de chaque côté, forment chapelles; deux pignons remplacent également les deux frontons du midi et du nord.

Vers le levant ont été faites les plus grandes constructions : partant des extrémités des branches nord et sud de la croix grecque qu'elles ont enveloppées, ces constructions viennent se terminer en abside par une petite coupole octogone surmontée d'un svelte et élégant clocher; de cette coupole, cinq pans seulement se projettent à l'extérieur, trois pans sont engagés intérieurement.

L'édifice actuel se compose de l'ancienne coupole, d'une nef en avant, accompagnée de deux chapelles, d'un transept, d'une abside derrière le maître autel, de deux nefs latérales semi-circulaires, en contre-bas autour du sanctuaire, appelées *cryptes*, qui viennent se réunir à une chapelle absidale au chevet, et d'un grand caveau circulaire pratiqué au-dessous du sol de la coupole.

Douze degrés conduisent au portail, qui à l'occident se développe flanqué de deux tourelles octogones, dont les arcades trilobées à jour se reliait à une première balustrade

de pierre entourant l'édifice, et sont terminées par deux cônes surmontés de fleurons (deux tourelles, semblables au nord et midi, y prêtent leur appui aux larges ouvertures du tympan). Une deuxième balustrade court au-dessus de l'entablement de la nef, de l'abside et du transept ; une troisième entoure le dôme à sa naissance, et une quatrième en couronne le sommet autour de son ouverture.

L'arcade du portique est ornée d'une première archivoltte retombant sur deux chimères en encorbellement et dont le sommet disparaît sous les plis du vêtement flottant de l'ange de la Résurrection. Cet ange, abrité par un dais à pinnacle terminé par une croix, déploie un phylactère sur lequel on lit : *Evigilabunt* (*Dan.*, XII, 2) (1). A ses côtés, et se détachant aussi heureusement de la façade, sont deux médaillons représentant l'un le Père éternel entre deux têtes d'anges, l'autre l'*Ecce Homo*, accompagné des attributs de la Passion. Le tympan du fronton est occupé par le cadran de l'horloge, entouré d'un cercle sur lequel sont tracés les signes du zodiaque. D'autres archivolttes secondaires, en retraite de la première, viennent reposer sur le tailloir du chapiteau de quatre colonnes placées de chaque côté du portique ; les cordons en sont entrecoupés par des moulures de guirlandes de raisins, épis de blé, cœurs, croix palmées, lys, emblèmes de la mort et écussons de famille.

Sous le portique, s'ouvrent deux portes latérales et, au milieu, la grande porte en chêne sculpté par Liénard (2), représentant les douze apôtres, aux pieds desquels sont deux panneaux des armes de Dreux et de la maison d'Orléans. Le tympan au-dessus de cette porte rappelle saint Louis sous le chêne de Vincennes, accompagné de deux anges tenant les symboles de la justice et de la puissance : aux

(1) Les morts qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront.

(2) Cet artiste, secondé de la collaboration d'Émile Knecht, a fait tous les détails décoratifs non signés d'autres artistes.

trois clefs de voûte sont les emblèmes de la Trinité, la main paternelle du Dieu créateur, la croix cantonnée des symboles des quatre évangélistes, et la colombe entourée de lames de feu.

INTÉRIEUR.

En entrant par la porte principale, au-dessus de laquelle est un orgue placé en 1845 par le célèbre facteur Cavaillé-Coll, et dont le peu de volume contraste merveilleusement avec la puissance et l'harmonie de ses sons, on se trouve dans la nef de la chapelle primitive, richement pavée, comme tout le reste de l'édifice, de marbres divers assemblés avec symétrie. L'œil éprouve dans cette nef une satisfaction mêlée d'admiration à la vue de l'heureuse harmonie établie entre le style grec de la première chapelle et le style ogival qui l'entoure. Le premier, ennobli par de riches sculptures, étale aux yeux toutes les prodigalités de sa magnificence sur les pilastres, dans les voûtes, où se remarquent les médaillons de saint Louis, saint Arnoult, sainte Adélaïde et du Christ bénissant, d'après *Liénard*; au-dessus des deux portes pratiquées dans les massifs qui soutiennent la coupole, saint Ferdinand et saint Arnoult, exécutés par *Nanteuil*, en 1845; vis-à-vis sainte Adélaïde et sainte Amélie, dues, la même année, au ciseau de *Seurre*. Les quatre évangélistes qui ornent les pendentifs de la coupole, sculptés en 1822 et 1823, par *Milhomme*, sont seuls restés des anciennes sculptures.

Cette coupole, parsemée de rosaces comme les voûtes, est terminée par un vitrail de forme conique peint par *P. Roussel*, *A. Apoïet J. André*, d'après *Larivière*, et représentant le mystère de la Pentecôte (1). Les deux tympans au-dessus des arcs surbaissés, dits *Tudors*, des tribunes du transept sont remplis de bas-reliefs représentant à droite, l'adoration des

(1) Ce bel ouvrage est, au dire de tous les hommes de l'art, ce qui jusqu'ici a été fait de plus remarquable dans ce genre.



COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY



ARMILLO
TIOXIVNU
VIAARU

mages, exécutée par *Chambard*, et à gauche, la résurrection, due au ciseau de *Bonassieux*, en 1845 ; les voûtes surbaissées du transept et les arcs entrelacés de l'abside du sanctuaire forment une heureuse et habile transition entre le style grec et le style ogival, en même temps que l'intersection de ces pleins ceintres rappellent, dit-on, que l'abside de l'ancienne église collégiale de Saint-Étienne était percée d'arcades ogivales formées au moyen du même système.

Ce dernier style commence à déployer sa beauté particulière dans les deux chapelles latérales de la nef, de forme octogone, et qui lui servent comme de vestibule : la noble simplicité de leur architecture est rehaussée par la délicatesse de sculpture des culs-de-lampe, chapiteaux et corbeaux, sur lesquels viennent retomber les arceaux prismatiques des voûtes et où le ciseau artistique s'est exercé à des fantaisies de la plus gracieuse exécution. Outre deux autels gothiques et deux grandes coquilles servant de bénitiers, apportées du Brésil par le prince de Joinville, on commence à admirer dans ces chapelles la magnifique série de vitraux comparables, par l'éclat des couleurs, et supérieurs par la pureté du dessin, à ceux des plus riches cathédrales : à droite Jésus au Jardin des Olives et saint Arnoult lavant les pieds des pèlerins revenant de la terre sainte, peints en 1844-45, par *P. Roussel* ; à gauche, Jésus mort sur la croix, et sainte Adélaïde distribuant des aumônes, peints en 1844-45, par *Béranger* ; ces quatre vitraux sont d'après les cartons de *Larivière*.

Sous le dôme est le chœur garni de dix-huit stalles en chêne sculpté, placées en hémicycle entre les deux grandes arcades du nord et du midi du transept, où sont disposées des tribunes. Ces tribunes sont éclairées de chaque côté par trois fenêtres géminées surmontées de roses à quatre lobes qui versent des flots de lumière diaprée, en même temps qu'elles semblent une double tapisserie transparente. On y voit, à droite, les images en pied de saint Louis, par *P. Roussel*,

sainte Isabelle, saint Remi et sainte Bathilde, par *P. Lacoste* ; saint Germain, par *Bonnet*, et sainte Radegonde, par *A. Apoil* ; à gauche : saint Philippe et Sainte-Clotilde, par *P. Lacoste* ; sainte Amélie, par *P. Roussel* ; saint Ferdinand, saint Denis et sainte Geneviève, par *A. Apoil* : ces douze vitraux ont été exécutés, en 1844, d'après les cartons de *Ingres*, et les ornements qui les encadrent, par *Favre*, *Mascret* et *Bastide*, d'après *Viollet-le-Duc*, sous la direction de *M. Robert*, directeur à la manufacture de Sèvres.

Au-dessus de l'un des deux autels adossés aux massifs près du sanctuaire est une statue provisoire de saint Louis, par *Nanteuil* (1), et au-dessus de l'autre est celle de saint Philippe, par *Seurre*.

CRYPTES.

Des deux côtés du maître autel sont ménagés des escaliers semi-circulaires conduisant aux cryptes, à la chapelle de la Sainte-Vierge placée au chevet de l'édifice, au centre de laquelle est un tombeau dont la dimension, plus grande que celle des tombeaux qui l'entourent, indique sa destination pour le royal fondateur et son auguste épouse. Au bas de l'escalier à droite, on remarque une délicieuse sculpture, par *Pradier*, d'un enfant couché et endormi du sommeil de l'innocence ; c'est le tombeau de M^{lle} de Montpensier, décédée en 1818, à peine âgée de deux ans : à côté, en retraite dans l'entre-colonnement, un petit tombeau contient la dépouille mortelle d'un enfant du prince de Joinville mort en naissant à Claremont (Angleterre), le 28 octobre 1849. Vis-à-vis est celui de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, morte à Pise en 1839, et au-dessus de ce tombeau, dans une des

(1) On a remarqué avec étonnement la palme du martyr dans la main de saint Louis ; mais en réfléchissant à la vie et à la mort du saint roi dans sa deuxième croisade *pour la foi*, on comprend la pensée de l'artiste.

quatre niches parallèles pratiquées dans les entre-colonnements (1), est une statue en marbre de Carrare, l'*Ange de la résignation*, sculptée de la main même de cette habile princesse, suave et dernière création de son génie artistique.

A l'entrée de la chapelle absidale, dédiée sous le vocable de Notre-Dame de Pitié ou des Sept-Douleurs, sont également deux niches non moins délicatement sculptées, et occupées par les statues en pierre de saint Ferdinand et de sainte Adélaïde, par *Chambart*, en 1845 : les parois des murailles sont revêtues de bas-reliefs enchâssés dans des cadres de style ogival tertiaire, couronnés par une frise du même style, sur laquelle s'appuyent cinq fenêtres garnies de vitraux. Cette série de bas-reliefs, modelés par *Hubert Lavigne*, commence à gauche par l'Annonciation, puis se continue par la Visitation ; au centre est la Nativité qui sert de retable à un autel de style byzantin d'un gracieux effet, et se termine à droite par la Présentation et l'Assomption ou Couronnement de la sainte Vierge. Au-dessus sont les vitraux allégoriques de la Foi et de l'Espérance, peints par *P. Roussel*, d'après *Ziegler* ; la Charité, par *Bonnet*, d'après le même dessinateur, et l'Ange gardien, par *P. Roussel*, d'après *A. Deverria* : on remarque au milieu un cartouche en grisaille, dans lequel les quatre évangélistes sont groupés de chaque côté d'une inscription indiquant le sujet du vitrail supérieur (*Mater dolorosa*) : la Mère de douleurs au pied de la croix avec son divin Fils mort, étendu sur ses genoux ; *Béranger* est l'auteur et le peintre de ce vitrail ; et parmi les nervures, clés pendantes, rosaces, écussons, médaillons dont les voûtes de ces cryptes sont décorées, on distingue principalement la clé de voûte majeure de cette chapelle qui offre, dans son pendentif d'un admirable travail, une noble et délicieuse figure au-dessous de laquelle on lit le mot *Maria*, et dont les traits

(1) Les trois autres niches sont occupées par des modèles en plâtre de *Bonnassieux*, *Mercier* et *Victor Vilain*, 1845.

reproduisent, dit-on, le souvenir d'une princesse si unanimement et justement regrettée.

Quatre tombeaux sont rangés dans le pourtour de cette chapelle : le premier, à droite, est celui du duc d'Orléans ; le prince est représenté couché et revêtu de l'uniforme de lieutenant général ; près de sa tête et sur le coussin qui l'appuie est posée la couronne royale, et il tient de sa main droite une épée nue. Ce beau marbre a été sculpté en 1847, par *Loison*, sur le modèle fait par *Ary Scheffer* (1), inspiré par le sentiment de sa reconnaissance et de son respectueux attachement pour son auguste bienfaiteur.

A gauche de l'autel repose M^{me} la princesse Adélaïde, sœur du roi, décédée le 31 décembre 1847 ; le tombeau de M^{me} la duchesse douairière d'Orléans est recouvert, comme celui du prince son petit-fils, d'un marbre sculpté par *Barre fils*, en 1847, et qui a représenté la princesse vêtue d'un manteau d'hermine et la couronne ducale sur la tête. L'artiste a fait ressortir dans ses traits l'empreinte de la bonté et de la douceur qui caractérisaient cette princesse. Dans ce même tombeau ont été déposés, le 22 avril 1844, les restes des membres de la famille de Toulouse et de Penthievre, réunis dès le 28 juillet 1821 dans un même cercueil.

En sortant de la chapelle, on trouve à droite le tombeau de M^{me} la duchesse de Bourbon-Condé, tante du roi Louis-Philippe, mère de l'infortuné duc d'Enghien, et, vis-à-vis, celui du jeune duc de Penthievre ; *Pradier* l'a représenté portant la couronne ducale, et les mains dans l'attitude de la prière. Un autre petit tombeau, placé également en retraite dans l'entre-colonnement, renferme le corps de Henri d'Orléans, duc de Guise, deuxième fils du duc d'Aumale, décédé à Paris, le 11 septembre 1847, et d'une jeune enfant

(1) Avant 1848, *Ary Scheffer* avait reçu la commande d'une statue pour le tombeau de la princesse Marie, et *Vimart* pour celui de la duchesse de Bourbon.

du même prince, morte en naissant, à Claremont (Angleterre), le 16 août 1850. Quatorze autres tombeaux symétriquement disposés sont encore inoccupés.

Les surfaces des murs de cette crypte sont ornés de colonnes d'une arcature ogivale qui offre dans ses écoinçons les emblèmes des quatre évangélistes, du baptême, de l'eucharistie, de l'extrême-onction, de la mort, du jugement, des miracles, faits, paraboles et figures de l'Ancien et du Nouveau Testament et de l'histoire de l'Église : au-dessus et dans tout le pourtour règne une frise trilobée dont la délicate sculpture se détache et présente des médaillons de sujets analogues.

Aux extrémités nord et sud de cette crypte, des ouvertures à plein cintre et des degrés conduisent aux cryptes inférieures et au grand caveau circulaire : l'arcade de l'une des deux ouvertures du côté du nord est décorée d'une archivolte composée de deux branches de pavots se réunissant aux côtés d'un ange habilement détaché de la clé, et entourées d'un philactère portant cette inscription d'Isaïe (XXXIII-7) : *Ecce videntes clamabunt foris, angeli pacis amare flebunt* (1). En face commence la galerie de tableaux diaphanes qui retracent les principaux traits de l'histoire de saint Louis :

1° Le premier représente le saint roi rendant la justice sous le chêne de Vincennes, peint par *F. Regnier* et *J. André*, d'après le carton de *Rouget*.

2° Le deuxième rappelle la translation de la sainte couronne d'épines et autres saintes reliques à la Sainte-Chapelle, et fut peint par *P. Lacoste*, d'après *Jaquand*.

3° Le combat de Taillebourg, en 1242, est le sujet de ce vitrail peint par *P. Roussel*, d'après *Eugène Delacroix*.

4° Au moment de partir pour sa première croisade, en

(1) A la vue de cette calamité, les étrangers eux-mêmes jetteront des cris perçants, les anges de paix verseront des larmes amères,

1248, saint Louis confère à la reine mère, Blanche de Castille, la régence de son royaume. Peint par *P. Lacoste*, d'après *E. Wattier*.

5° Le premier vitrail de la travée du côté du midi représente le débarquement du saint roi à la tête des croisés et s'avancant à travers les eaux sur Damiette (1249). Le sujet de ce vitrail, composé par *Horace Vernet*, a été exécuté par *P. Roussel*.

6° Saint Louis, au retour de sa première croisade, est représenté dans ce vitrail pleurant sur le tombeau de sa mère, dans la crypte de l'église abbatiale de Maubuisson. Peint par *F. Regnier*, d'après *Bouton*.

7° *P. Roussel* a reproduit, aussi, d'après *H. Flandrin*, le trait de la vie du saint roi où, pour la seconde fois (mars 1270), il reçoit l'oriflamme à Saint-Denis, accompagné de ses trois fils, Philippe (le Hardi), Jean (dit Tristan) et Pierre de France, comte d'Alençon.

8° Enfin sa mort devant Tunis (25 août 1270), entouré de ses fils Philippe et Pierre (Jean était déjà mort de la peste le 3 août) et des principaux croisés qui l'avaient accompagné. Peint par *A. Apoil*, d'après *Rouget*.

En face de ce vitrail est l'ouverture parallèle à celle du nord, et dont l'archivolte offre deux branches de cyprès se réunissant également aux côtés d'un ange non moins heureusement détaché de la clé et entourées d'un phylactère portant en inscription : *Qui credit in me non morietur in æternum* (*Joan.*, XI, 26) (1).

Deux couloirs de dégagement, descendant de cette crypte, conduisent aux sacristies et au grand caveau circulaire où un tombeau, sur douze qui y sont placés, est occupé par les restes mortels du prince de Conty, décédé en exil à Barcelone, en 1814, et rapportés en France en 1844. Ces couloirs sont éclairés par cinq glaces peintes (la sixième fenêtre en est

(1) Quiconque croit en moi ne mourra jamais.

encore dépourvue), qui ont près de 2 centimètres d'épaisseur et environ 1 mètre 50 de développement. La première du côté du midi représente Jésus montant au Calvaire par *A. Apoil*; la deuxième, l'*Ecce Homo* par *Bonnet*. On remarque particulièrement en face du côté du nord : la Trahison de Judas, par *A. Apoil* et *J. André*; la Mort de Notre-Seigneur, par *Bonnet*, et les Saintes Femmes au tombeau, par *Alphonse Schilt*. Toutes ces glaces ont été peintes d'après les cartons de *Larivière*. Ces trois dernières et magnifiques verrières sont le chef-d'œuvre de l'art; rien de pareil n'existe dans le monde entier; elles ont tout le mérite des plus belles toiles sorties des mains de nos grands peintres, plus la transparence des glaces qui, en recevant la clarté du jour, produit un effet que la peinture ne saurait jamais imiter; tout y respire le sentiment et la vie! Tous ces vitraux ont été exécutés à la manufacture de *Sèvres* sous la direction de *MM. Brogniart et Robert*.

Sous le sanctuaire, un escalier à double rampe conduit à un premier caveau également sous le dôme, et qui contient des urnes funéraires renfermant, l'une, le cœur du Régent, l'autre, les cendres d'un membre de la famille de Conty, échappés aux profanations de 1793, et le troisième le cœur de *M^{lle} de Montpensier*, décédée en 1818. Ce caveau est réuni par un couloir à un second caveau, dit *caveau du duc de Penthievre*, parce qu'en 1783 ce prince l'avait fait établir sous le chœur de l'ancienne église collégiale de Saint-Étienne pour y déposer les corps des membres de sa famille qui en furent enlevés en 1793 : un cénotaphe au milieu et, au pourtour des murs, des tables de marbre, conservent par leurs inscriptions le souvenir de la première sépulture et des tristes événements dont ces membres glacés par la mort ne purent être à l'abri : une grille, richement ciselée, ferme l'entrée de ce caveau du côté du midi.

Après avoir visité ce monument, dont l'ingénieuse disposition intérieure si bien appropriée à sa destination, les dé-

tails multipliés de sculptures exécutées avec tant de délicatesse et la richesse des incomparables vitraux, excitent dans l'âme un sentiment profond d'admiration, on se prend à regretter qu'il soit demeuré inachevé, que les plans tracés d'une main royale, les projets de prolongement de la nef, de constructions accessoires, et d'un large portique d'enceinte qui devait séparer cette chapelle des jardins qui l'entourent, n'aient pu être exécutés. Ils lui auraient donné, sans doute, à l'extérieur, un aspect plus satisfaisant pour l'œil de l'artiste, en même temps que l'isolement lui aurait imprimé un cachet plus religieux encore et plus mystérieux. Quoi qu'il en soit, l'habile architecte, M. Lefranc, a fait preuve de rares connaissances en esthétique et de talents incontestables dans l'accord qu'il a ménagé entre deux styles si divers, et de beaucoup de goût dans la transformation de terrains sauvages et en partie incultes, en jardins reliés par un pont de pierre élégamment jeté au-dessus de la voie carrossable, et où, çà et là, parmi des gazons verdoyants, des massifs d'arbres verts, on rencontre des ruines religieusement conservées, des tours restaurées à l'aide de fragments de l'ancienne collégiale, une habitation flanquée de tourelles d'un heureux effet, et une construction en briques sur la porte de laquelle on lit : *Ici naquit Philidor, le 7 septembre 1726.*

Du haut des terrasses et des percées discrètement pratiquées dans les massifs, on jouit d'un panorama des plus pittoresques et des plus étendus; au premier plan, la ville assise au milieu des eaux et des prairies de la Blaise, avec son hôtel, son église, ses monuments, ses avenues, ses routes et son chemin de fer; au second plan, le champ de bataille de 1562, la grange historique de Nuisement, les château et parc de Comteville, les clochers des villages environnants, puis un magnifique horizon qui se perd dans les plaines de la Beauce et n'est borné que par les forêts du Perche et de Normandie, et celles qui couronnent les sommets des bords de l'Eure et de la Seine.

L'art, inspiré par la piété filiale, a tellement métamorphosé l'emplacement du vieux château de Dreux, qu'il y a attaché un religieux et puissant intérêt rehaussé du prestige de ses souvenirs glorieux et séculaires. « Le Christianisme a toujours fait en tout le mieux possible ; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions, si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépulcres, négligeant les idées intermédiaires qui tiennent aux accidents et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime : il a placé la cendre des fidèles dans l'ombre des temples du seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant. » (Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, 4^e part., liv. 2, chap. 6.)



TABLE

DES PRINCIPALES DIVISIONS.

<u>Au lecteur.....</u>	<u>5</u>
<u>Dédicace.....</u>	<u>7</u>
<u>Avertissement.....</u>	<u>9</u>

I.

Origine de Dreux. — Des Druides.....	11
--------------------------------------	----

II.

<u>Dreux domaine de la couronne de France. — Ses vicissitudes sous les Carlovingiens. — (Premier siège par les Normands)....</u>	<u>14</u>
--	-----------

III.

<u>Dreux détaché de la couronne. — Comtes. — Branche royale. — (Deuxième siège). — 1137-1378.....</u>	<u>21</u>
---	-----------

IV.

<u>Maison d'Albret. — (Troisième et quatrième siège. — Domination anglaise). — Église Saint-Pierre. — Hôtel de ville. — Antoine Godeau. — Famille Métézeau. — 1381-1556.....</u>	<u>33</u>
--	-----------

V.

Réunion à la couronne. — Duc d'Alençon. — Plusieurs engagistes. — (Bataille de Dreux. — Cinquième et sixième siège, par Henri IV). 1556-1611.....	50
---	----

VI.

Maison de Bourbon-Soissons. — Jean Rotrou poète et magistrat. — 1611-1707.....	60
--	----

VII.

Maison de Bourbon-Vendôme. — 1707-1718..... 65

VIII.

Maison de Bourbon-Condé. — 1718-1775..... 67

IX.

Maison de Bourbon-Penthièvre. — 1775-1793..... 71

X.

Période révolutionnaire. — Empire. — 1793-1814..... 73

XI.

Chapelle érigée par Mme la duchesse douairière d'Orléans. — 1816-1822..... 76

XII.

Chapelle actuelle, augmentée par le roi Louis-Philippe. — 1839-1848.. 78

